SEIZIÈME ANNÉE. — N° 754. Jeudi 11 Janvier 1923.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'EPATANT

PRIX PROVISOIRE 30 cent.

HUMORISTIQUE

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X°)

ABONNEMENTS { Paris et Départements : un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
Etranger : Un an, 20 francs, Six mois 11 francs.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 259-10.

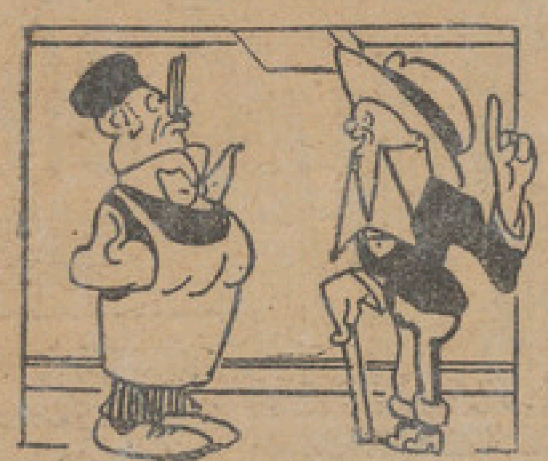
ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X°)

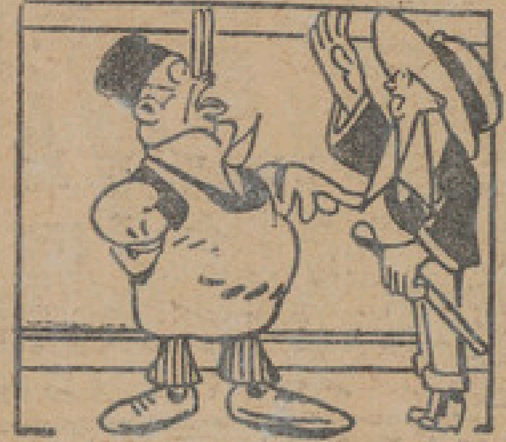
LE MARTYRE D'ACHILLE COSTAUD



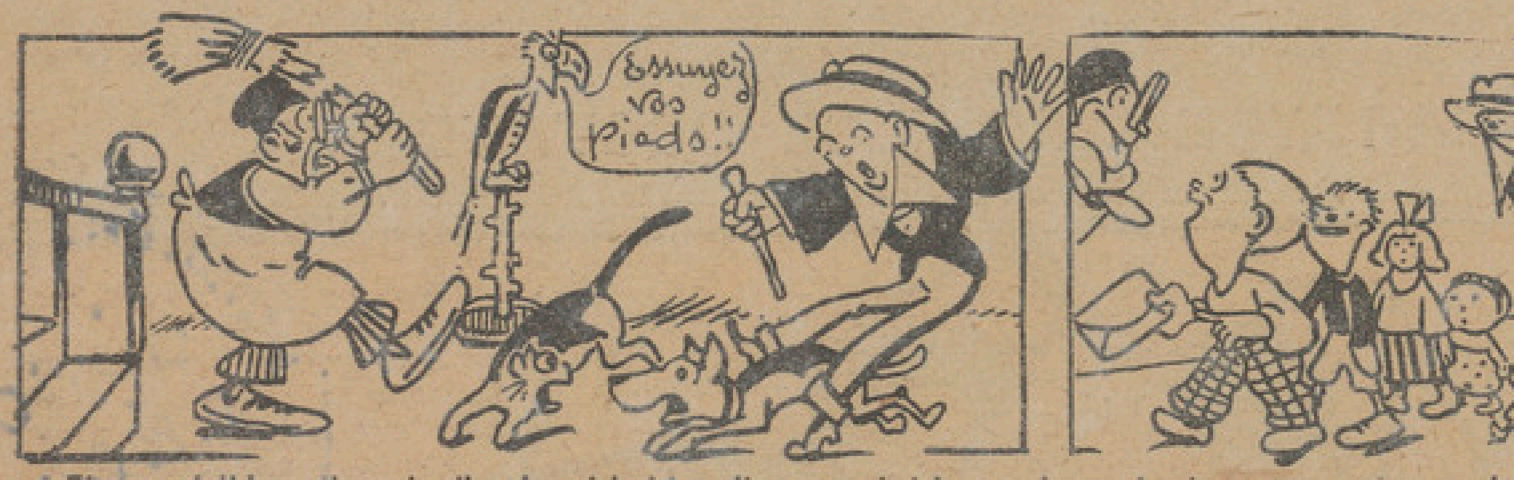
Quand le chien et Achille parviennent en bas, ils passent par-dessus la boule de cuivre et vont faire un atterrissage des plus soignés.

LOCATION

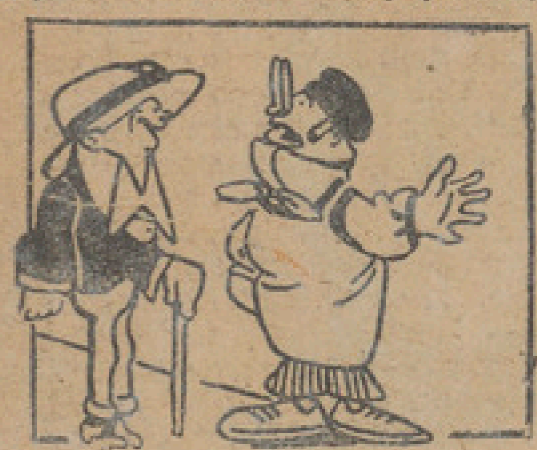
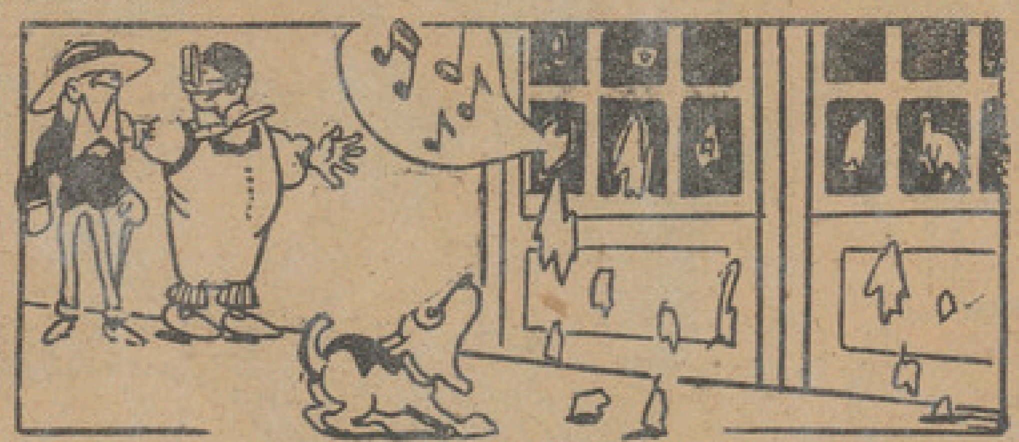




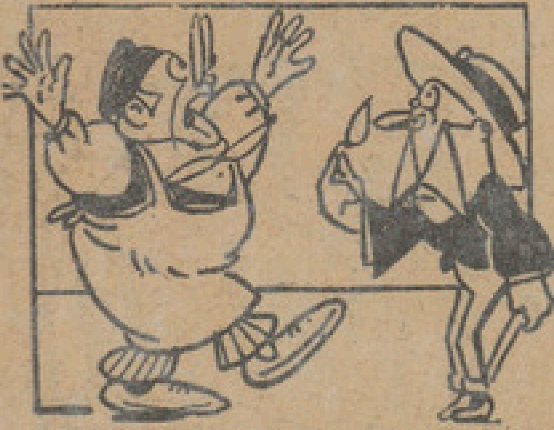
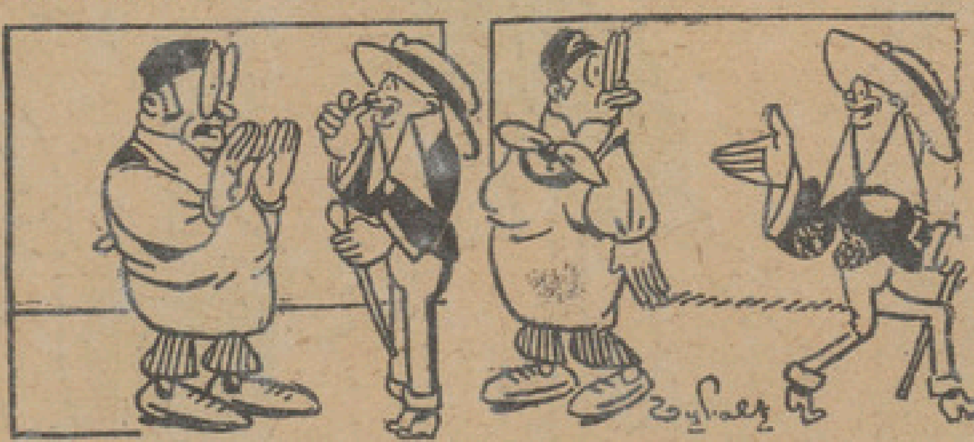
«Cet appartement me plait assez, dis-je au ympathique chevalier du cordon qui me l'avait fait visiter, et je ne vois point d'inconvénient à vous signer séance tenante l'acte de location. — Je suis aux ordres de monsieur le postulant locataire, répondit dignement le concierge, mais auparavant un devoir élémentaire s'impose à moi, lequel consiste à ne rien laisser ignorer à monsieur des habitudes de la maison. D'abord, continua le concierge, en soulevant respectueusement sa calotte grecque, nore propriétaire ne tolère dans notre immeuble ni femme, ni enfant, ni chien, ni chat, ni oiseau, ni piano... — Je n'ai rien de toute cette ménagerie, répondis-je...



— Et, poursuivit le concierge, tandis qu'un violent tumulte s'élevait dans la maison, tumulte causé par une dispute entre un chien, un chat, auxquels un perroquet donnait à son tour la réplique, le propriétaire a bien raison, car voyez ce qui arriverait, si tous les locataires possédaient chiens et chats... l'immeuble ne serait plus tenable... c'est déjà suffisant d'avoir en pension ici le chien de notre propriétaire, à cause des rats, mon chat à cause des souris, et mon perroquet, pour m'aider dans mes délicates fonctions...» A ce moment, notre entretien fut interrompu par l'arrivée d'un quatuor de loupiots dont le chef de file tenait à la main une lettre. « Papa, fit cet enfant devant le concierge, on monte à l'artisse du septième une lettre pressée qui est arrivée d'avant-hier...»

« Ce sont mes quatre-z-enfants, expliqua le concierge... ce sont les seuls de la maison que notre propriétaire tolère, à cause des petits services qu'ils lui rendent... pour monter ses journaux, chercher ses cigares, etc... etc...» Tout à coup un placage formidable d'accords sur un piano qui faisait de son mieux pour ne point paraître poussif se fit entendre, auquel répondit aussitôt un bruit de verre cassé... C'étaient les carreaux de la loge dont le bruit occasionné par le piano avait terminé la carrière... « C'est ma fille qui étudie pour le conservatoire, renseigna le concierge avec orgueil... écoutez c'talent-là... si on ne dirait pas un vrai tremblement de terre... Elle ira loin, ma fille, pronostiqua le père... et c'est le seul piano de la maison... »

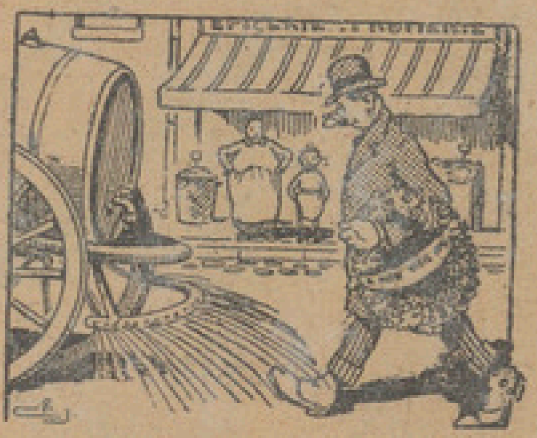
Par contenance, je tirai un cigare de mon étui; soudain le concierge, qui depuis un instant surveillait mes mouvements, bondit sur moi et; tandis que j'allumais le cigare, me l'arracha et le jeta dehors... « J'avais oublié de vous dire aussi que le propriétaire ne tolérait pas d'autre fumeurs que lui dans notre immeuble... — Et priser? fis-je à mon tour... le propriétaire autorise-t-il?... Vous même devez priser... tous les concierges prisent... c'est dans leurs mœurs... — Non, monsieur, répliqua le concierge, personne ne prise dans la maison, ni moi-même, ni mon épouse, le propriétaire l'a défendu... à cause des roupies qui pourraient salir l'escalier... — Alors, fis-je en prenant congé du concierge, je regrette, mais je ne puis emménager ici, car j'ai pour principe absolu, et c'est la conséquence d'un vœu, de ne jamais louer dans un immeuble dont les concierges ne font point usage de tabac à priser... »

EXPLICATIONS



— Je vois que vous êtes née sur le signe d'Orion.
— Orion!! Orion!!! Ah! Alors, ma pauvr'dame, ça ne m'étonne plus si j'en reçois tant de mon mari.

UN DISTRAIT

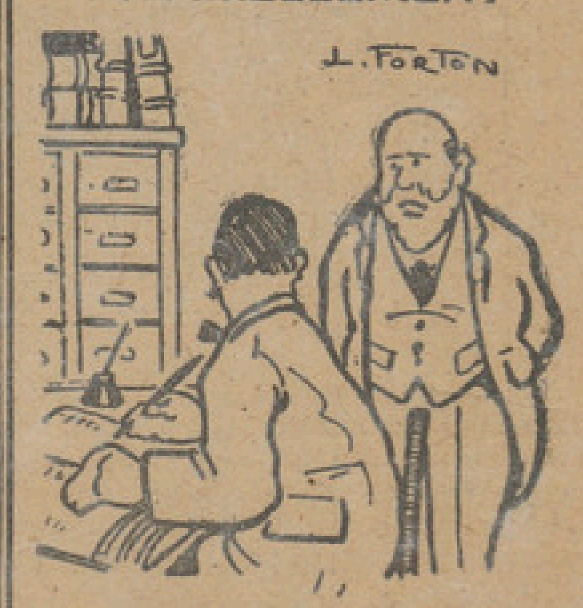


— Zut! Il commence à pleuvoir... je ne sais si j'accompagnerai ce cher ami jusqu'au cimetière!

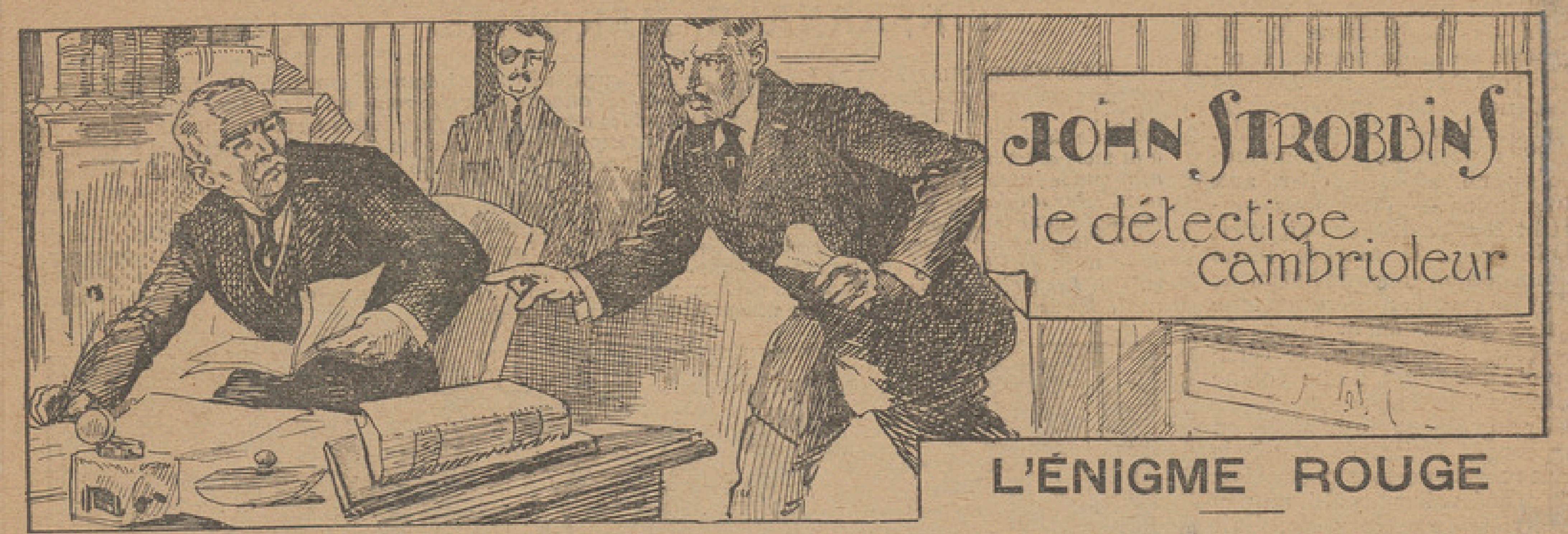


— Docteur, ça me sonne dans les oreilles, j'entends comme un gros bourdon. Que dois-je faire?
— Enlevez votre cloche!

NATURELLEMENT



— Où faut-il porter les 50.000 francs avec lesquels le caissier s'est enfui? Aux profits et pertes?
— Non, inscrivez-les aux comptes «courants».



L'ÉNIGME ROUGE

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le yacht Velléda, *allant de San-Francisco à Honolulu avec son richissime propriétaire, Philip Fordell et de nombreux invités, a sombré dans des circonstances inexpliquées au large des récifs de Devils-Rock. Une douzaine de personnes ont survécu au désastre, sur lesquelles trois, le capitaine Ellesmere, la soubrette Louise Siebert et le pianiste Barowsky ont été recueillis par le vapeur* Minerva. *Le capitaine du* Minerva *envoie un canot explorer les récifs pour s'assurer qu'aucun naufragé ne s'y trouve. Ellesmere, qui était parti dans l'embarcation, revient seul. Le canot a disparu. Ellesmere est blessé et fou. Le* Minerva *fait route sur San-Francisco où il arrive le lendemain. Ellesmere est transporté à l'asile de fous, où il meurt, empoisonné, la nuit suivante. Louise Siebert est trouvée morte dans le taxi-auto, dans lequel elle avait pris place en débarquant à* Minerva. *Barowsky est découvert, gisant dans un terrain vague, quelques heures plus tard, le crâne fracassé. L'on cherche en vain une piste. Le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco, M. Peter Craingsby, est furieux. Les journaux l'accusent de négligence et d'incapacité!*

V

Mieux que les autres, les policiers connaissent la grande part que le hasard joue dans notre vie. Peter Craingsby allait le constater une fois de plus.

Neuf jours exactement s'étaient écoulés depuis l'arrivée à San-Francisco du *Minerva*, et, malgré tous les efforts de la police, malgré que la banque Fordell eût fait annoncer qu'elle verserait cent mille dollars à qui pourrait lui donner des détails permettant d'élucider le mystère qui entourait la fin du *Velléda*, rien n'était venu annoncer que l'on pourrait un jour résoudre l'*Enigme Rouge*.

De l'avis général, le *Velléda* avait sombré à la suite d'une explosion de chaudières. Les suppositions s'arrêtaient là. Un cutter de l'administration des douanes américaines s'était rendu sur le Devils Rock et en avait visité les moindres recoins. Il n'y avait trouvé aucune trace humaine.

Si les naufragés du *Velléda* — en admettant qu'il en existât encore — s'étaient réfugiés quelque part, ce n'était pas sur les lugubres rochers.

Toutes choses qui n'empêchaient pas les journaux de continuer leurs récriminations.

M. Peter Craingsby, s'il n'était pas d'une intelligence extraordinaire, ne manquait pas de bon sens. Et, qualités appréciables, il possédait une énergie et surtout une ténacité, une opiniâtreté — certains disaient un entêtement! — que rien ne pouvait rebuter. Il continuait donc à s'occuper de ce que lui aussi appelait l'*Enigme Rouge*.

Et, un matin, le matin du dixième jour qui suivit le retour du *Minerva*, le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco crut bien qu'il touchait au but!

Dans son courrier, une lettre, écrite au moyen de caractères découpés dans un journal et patiemment assemblés et collés sur un papier d'emballage, le fit tressaillir.

Elle était ainsi conçue :

Le banquier Philip Fordell n'a pas péri dans le naufrage du Velléda. *Il est actuellement à San-Francisco, séquestré par son frère Francis Fordell, dans la cave à champagne de Benicia House. Se hâter si l'on veut le délivrer, et surtout agir secrètement : Francis Fordell est capable de tuer son frère plutôt que de le laisser libérer. Francis Fordell est gardien à Benicia House.*

Un ami de la Vérité.

M. Peter Craingsby avait lu cette courte missive avec un sourire sarcastique aux lèvres. Il savait le peu de cas qu'il fallait faire des lettres anonymes. Il savait aussi que certaines d'entre elles sont véridiques et ne les écartait jamais à priori.

— *Un ami de la vérité!* murmura-t-il entre ses dents après avoir relu la lettre. C'est-à-dire un gaillard qui se venge! Nous allons voir cela! Si le poulet n'est pas l'œuvre d'un farceur, je tiens ma revanche!

« Quant à ces maudits journalistes, je veux être pendu s'ils savent quelque chose! Une fois que tout sera terminé, nous les renseignerons!

En quelques minutes, Peter Craingsby eut terminé d'examiner son courrier, lequel ne contenait, d'ailleurs, rien de bien intéressant. Et, ayant donné à son secrétaire ses ordres pour la journée, il s'en fut chez M. James Mollescott, le chef de la Sûreté.

— Cette lettre? grommela Mollescott, après avoir regardé dédaigneusement les quelques lignes que lui tendait son subordonné. Une blague, Craingsby! Et je ne m'étonnerais pas qu'elle vienne de vos bons amis, les journalistes... Remarquez que les mots sont composés avec des lettres découpées dans un journal... dans le *San-Francisco Daily Eagle*, me semble-t-il, d'après le papier. Peu importe, d'ailleurs.

« Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends : le riche banquier Philip Fordell n'était pas un modèle d'affection fraternelle.

« Il possédait un frère, Francis Fordell, qui n'a pas réussi. Un honnête homme. Francis Fordell avait monté une usine de produits chimiques pour l'agriculture. Il constata, un jour, que ces produits étaient nocifs et que les végétaux cultivés avec son engrais étaient mauvais pour la santé. Personne que lui ne s'en était avisé. Et son affaire marchait merveilleusement. Eh bien, d'un jour à l'autre, il ferma son usine et annonça que ses produits ne valaient rien!

« Or, son frère Philip avait fourni une partie des capitaux, qui, d'ailleurs, lui avaient été largement remboursés par les bénéfices qu'il avait touchés. N'importe, Philip ne pardonna jamais à Francis ce qu'il appelait son imbécillité humanitaire...

« Il refusa de l'aider à monter une autre affaire. Francis Fordell tomba dans la misère, nul ne se souciant de faire quelque chose avec un homme que son propre frère abandonnait. Mme Francis Fordell mourut de privations. Francis Fordell resta seul dans une misérable chambre avec sa jeune fille Edith.

« Philip Fordell eut peut-être un remords? Peut-être craignit-il que sa dureté envers son frère nuisît à ses affaires? C'est un homme très fort, ou plutôt c'était... Enfin, il offrit généreusement à son frère une place de gardien de son magnifique château de Bénicia!

« Je ne sais pas ce que Francis pensa. Mais il accepta : sa jeune fille, en effet, languissait et menaçait de mourir de consomption... Il y a deux ans de cela!

« Et voilà l'homme que l'on accuse de séquestrer Philip Fordell? C'est risible! Francis Fordell est un individu fini... Je l'ai vu il y a quelques mois... Il ne vit que pour sa fille!... Lui, séquestrer son frère? Ce n'est que drôle!

— Je ne trouve pas, moi! contesta Craingsby, qui avait pour habitude de n'être jamais de l'avis de son chef. (Il considérait M. James Mollescott comme un pauvre d'esprit, et, par conséquent, se devait à lui-même, lui qui était intelligent, de prendre le contrepied de ce qu'il disait.) Non. Je ne trouve pas, chef! L'homme le plus fini, le plus faible, le plus vidé trouve des forces lorsqu'il s'agit de se venger!

— Pourquoi aurait-il attendu tant de temps? Et surtout pourquoi se serait-il vengé après que son frère, somme toute, s'est montré bon pour lui! Car rien n'obligeait Philip Fordell à le recueillir!

— Des théories, cela, chef! permettez-moi de vous le dire. Il se peut que Francis Fordell ait simplement attendu l'occasion et qu'elle ne se soit présentée que maintenant!

— Nous pourrions discuter longtemps là-dessus! coupa M. James Mollescott, non sans bon sens. Le plus simple est d'y aller voir! Allez-y! Et puissiez-vous réussir!

— Cela ne dépend pas de moi, chef!... Mais il faut tout tenter! conclut Craingsby, heureux d'avoir obtenu l'autorisation qu'il désirait.

Benicia est situé au fond de l'immense rade de San-Francisco, sur la rive nord d'une sorte de chenal faisant communiquer la baie de San-Pablo à celle de San-Francisco.

Comme beaucoup de petites villes de la banlieue de la capitale de la Californie, Benicia compte de nombreuses résidences de millionnaires. Parmi celles-ci, la plus belle, la plus princière — pour employer un adjectif cher aux Américains — était sans contredit Benicia-House : un véritable palais de marbre blanc composé d'un corps de bâtiment de style grec flanqué, de chaque côté, d'ailes surmontées de terrasses à balustres, et construit au sommet d'une colline dominant la baie.

Une grille monumentale, en fer forgé, encastrée dans le haut mur d'enceinte permettait d'y accéder. Sur le côté, un peu en arrière de cette grille, était érigé le logement du gardien, un petit pavillon à un étage, en briques à chaînes de pierre.

Lorsque M. Peter Craingsby arriva, accompagné de trois détectives bien armés, miss Edith Fordell, une frêle jeune fille blonde paraissant environ dix-huit ans et revêtue d'une petite robe de cotonnade très simple, était étendue dans un fauteuil de toile, à quelques pas de la porte du pavillon.

A la vue des quatre hommes, elle se leva et s'avança à leur rencontre.

— M. Francis Fordell est ici? demanda Peter Craingsby, après avoir poliment salué.

Malgré sa dureté professionnelle, il se sentait pris de pitié à la vue de cette jeune fille à l'air si doux et si gracieux.

— Je crois qu'il est à la maison... il vérifie l'inventaire, parce que, vous savez... n'est-ce pas?... l'on craint que mon oncle n'ait... péri... dans la catastrophe...

— Oui. Nous savons ! coupa le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco. Nous sommes justement chargés de perquisitionner chez M. Philip Fordell, miss !

— Ah?... Voulez-vous que je fasse appeler mon père?

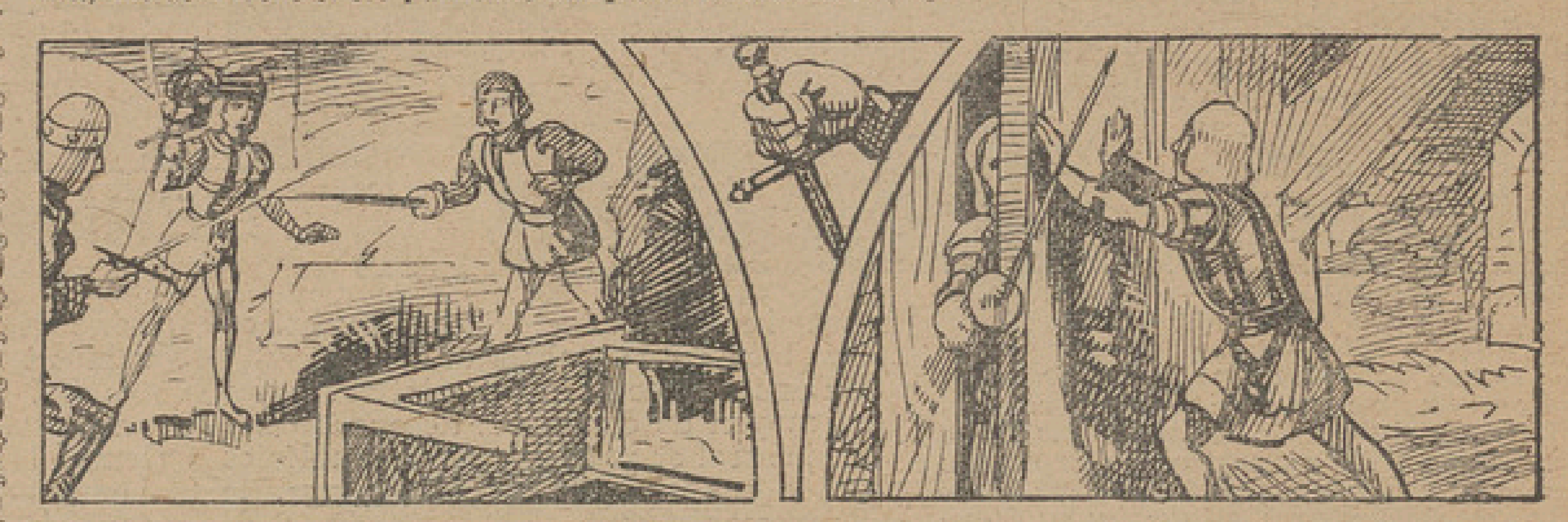
— Non. C'est inutile. Je vous prierai même de ne pas bouger d'ici avec ce gentleman, miss... vous aurez ensuite l'explication ! fit Craingsby avec un tel ton que la malheureuse jeune fille, en un éclair, comprit ou plutôt devina une partie de la vérité, et resta sans voix, les yeux agrandis par l'angoisse.

(A suivre.)

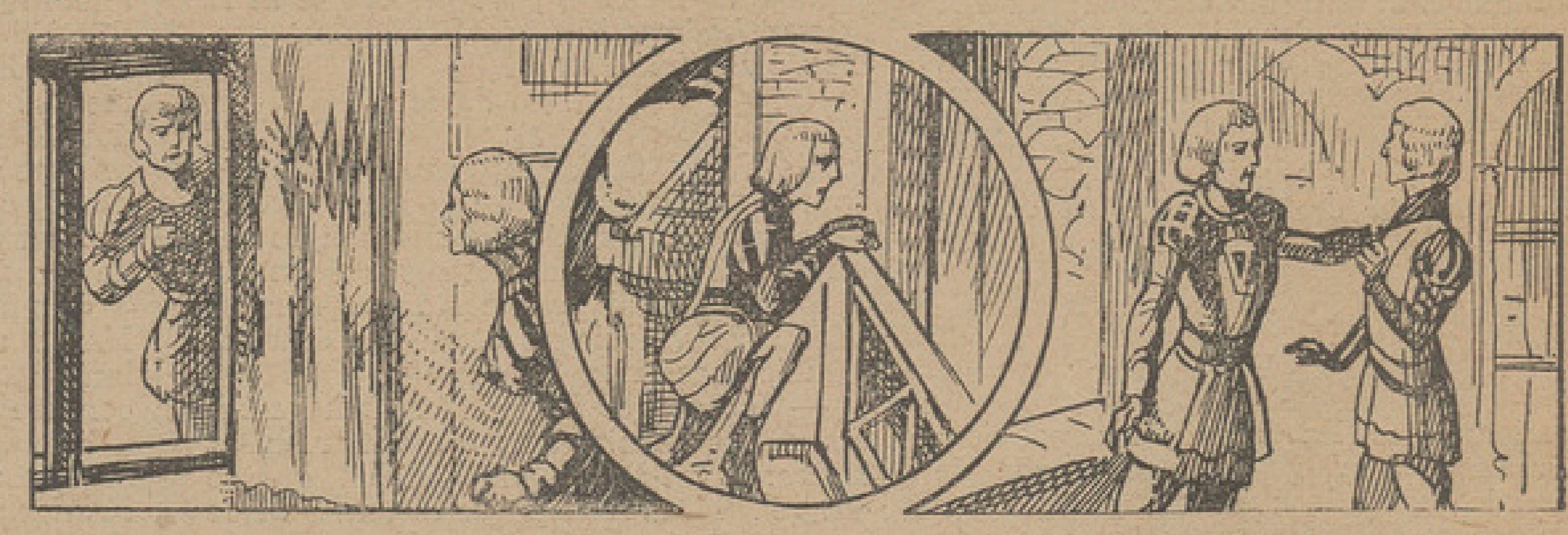
JOSÉ MOSELLI.

L'INFERNALE MARQUISE. — XXVIII.

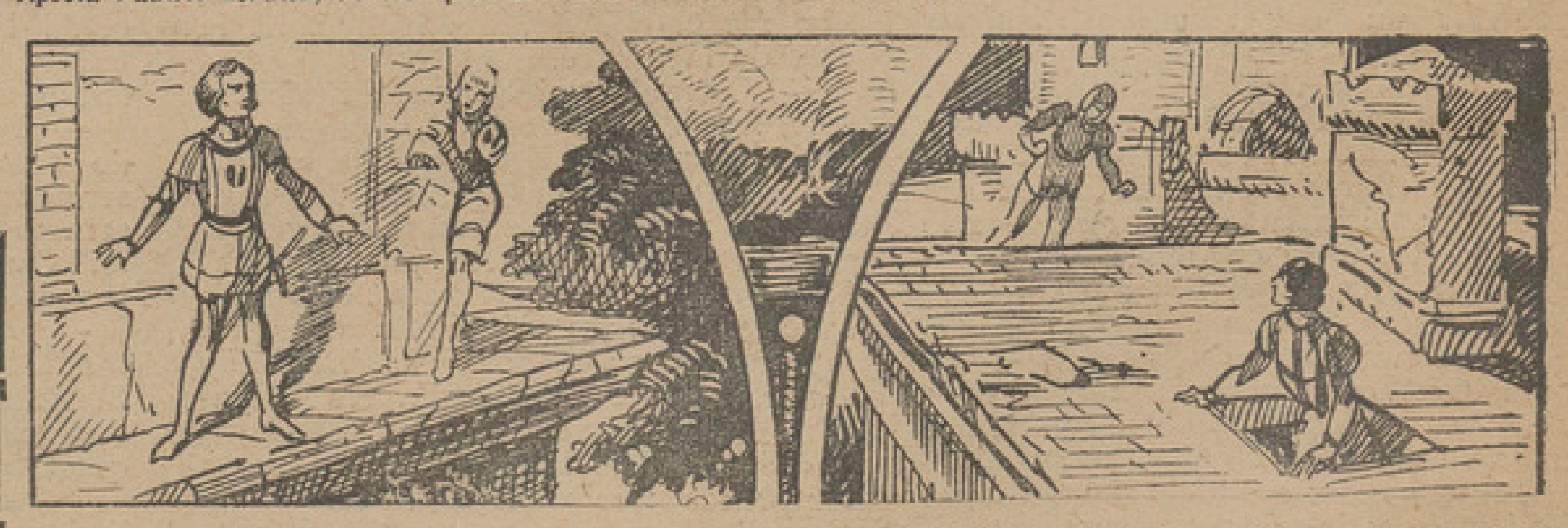
RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *La marquise Braccini, dame d'honneur d'Anne de Beaujeu, qui conspire contre sa maîtresse avec le duc d'Orléans, est attaquée par des routiers. Mais deux gentilshommes, Robert d'Orvilly et l'Ecossais Mac-Clélan, mettent les agresseurs en fuite. Plus tard, dans une hôtellerie, la marquise tente d'empoisonner ses sauveurs, afin de supprimer des témoins gênants. Mais ceux-ci échappent à la mort et arrivent à la cour où Louis XI les fait cacher. Une nuit, le roi remet à d'Orvilly son testament afin que le jeune homme le porte secrètement à Paris chez le président du Parlement. Mais de son appartement situé au-dessus de la chambre royale, la marquise Braccini entend et voit tout grâce à une ouverture ménagée dans le plafond. Son nain Bocanor prévient les conjurés. A Montoire, les chevaux de Robert et de Mac-Clélan sont déferrés par un certain Pierre de Chavray. Les voyageurs perdent ainsi un temps précieux. A la nuit, de Chavray, qui les accompagne, leur propose d'aller demander l'hospitalité dans un château voisin. Les trois hommes arrivent au château de la Moussardière où ils sont reçus avec urbanité. Dans la nuit, M. de Térens et ses partisans attaquent le baron d'Orvilly.*



« Aux épées! cria de Térens, aux épées ! Cet homme est un véritable démon!... » Ses compagnons n'en doutaient plus à présent, car Robert, frappant d'estoc et de taille, faisait une terrible besogne; déjà trois de ses adversaires étaient tombés sous ses coups; instinctivement les autres reculèrent vers le corridor, car au milieu de cette obscurité, ils ne savaient où atteindre leur ennemi. D'un terrible coup de pommeau, le baron d'Orvilly assomma l'un des retardataires, puis, d'un violent coup de pied, il repoussa les battants de la porte. La seconde suivante, il en poussait les verrous. D'épouvantables vociférations s'élevant du corridor lui prouvèrent aussitôt que ses adversaires avaient compris sa manœuvre. « Enfoncez la porte! hurla de Térens, il ne faut pas qu'il nous échappe. — Bon, murmura Robert, l'huis est solide, j'ai quelques minutes devant moi. » En conséquence, il se mettait en devoir de renforcer l'obstacle en accumulant devant, tous les meubles garnissant la pièce lorsque, soudain, un bruit léger frappa son oreille. Se retournant vivement, il entrevit une silhouette humaine debout derrière sa fenêtre. Un homme était là qui se tenait sur le rebord de pierre courant tout le long de la façade du château.

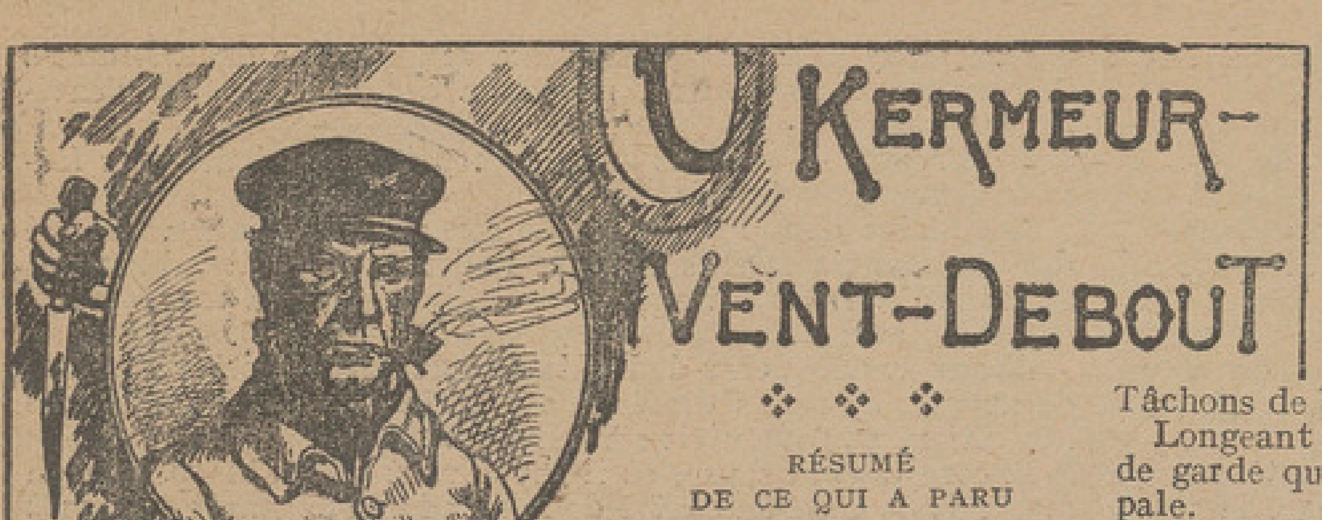


La première pensée du jeune homme fut qu'un autre groupe d'ennemis allait surgir de ce côté et, l'épée haute, il se rua vers la croisée avec l'intention bien arrêtée de précipiter le premier assaillant dans la cour. Mais comme il manœuvrait le battant de la fenêtre, une voix bien connue, celle de Richard, lu parvint. En effet c'était bien le vieil Ecossais qui était là, cramponné d'une main à la barre d'appui. « Holà, mon ami Robert, fit-il à mi-voix, ne me reconnaissez-vous point? je suis le sire de Mac-Clélan. — C'est le ciel qui vous envoie, riposta le baron. A nous deux, nous allons tailler de la besogne à ces coquins. — Il ne s'agit pas de combattre mais de fuir, riposta l'autre. Ecoutez, ils sont plus de trente et nous ne saurions en venir à bout. » Robert eut un geste désespéré il était tombé dans un guet-apens, il ne le comprenait que trop! « Ah! c'en est fait de moi, gronda-t-il, je suis déshonoré. — J'avais bien cru m'apercevoir qu'il se passait ici des choses pas ordinaires, poursuivait cependant l'Ecossais. L'intendant mentait lorsqu'il parlait de charrette rentrant de la ville tandis que nous dînions, car je n'avais vu que des cavaliers; aussi, au lieu de me coucher, fis-je le guet derrière ma porte. C'est ainsi que je vis vos ennemis se diriger vers votre appartement. Ma première pensée fut de leur tomber dessus par derrière, mais je réfléchis que mieux valait essayer de nous sauver.



« Alors, cheminant le long du rebord de pierre de la façade, je suis venu jusqu'à vous. Maintenant décampons, ami Robert, sinon ces drôles vont enfoncer la porte. En effet, sous les attaques furieuses des assaillants on entendait craquer les panneaux de chêne. « Vous avez raison, fit d'Orvilly, mais où aller? — Suivez-moi. Résolument, le baron enjamba la croisée; l'instant d'après son compagnon et lui se risquaient sur l'étroit chemin emprunté par le sire de Mac-Clélan. Le passage mesurait à peine quelques centimètres et il fallait avancer avec précaution, le dos collé à la muraille. Au-dessous, c'était le pavé de la cour sur lequel on se serait infailliblement brisé en cas de chute. Durant les quelques minutes que dura le parcours, Robert, en dépit de tout son courage, sentait une sueur d'angoisse perler à ses tempes. Il se disait que s'il lui arrivait malheur, le testament de Louis XI tomberait fatalement aux mains de ses ennemis. Au reste, c'était bien certainement ce document dont les malandrins voulaient s'emparer puisqu'ils s'étaient attaqués à lui et non à Mac-Clélan. Enfin on atteignit l'extrémité de la façade; là, se trouvait un toit en pente abritant des greniers, des écuries. Sur un mot de Richard qui déjà s'y engageait, d'Orvilly le suivit, craignant à chaque seconde de voir les tuiles céder sous leur poids; bientôt le regard perçant de l'Ecossais distingua l'ouverture carrée d'une lucarne dans laquelle il se laissa glisser en murmurant : « Voilà ce que je cherchais. Arrivez, Robert ! »

(A suivre.)



RÉSUMÉ
DE CE QUI A PARU

Le capitaine Kermeur, dit Kermeur-Vent-Debout, a accueilli à bord de son navire l'Espérance, ancré à Devonport, un individu qui lui a dit se nommer Desprès et être poursuivi par de puissants ennemis. Desprès lui a confié une enveloppe contenant, d'après lui, un terrible secret. Mais, quelques minutes plus tard, Kermeur, s'étant absenté, a retrouvé Desprès poignardé, mort, dans la cabine où il l'avait laissé. Quant à l'enveloppe, elle a disparu. Kermeur est arrêté comme assassin; la justice prétend que le mort se nomme non pas Desprès, mais John Slaney. Kermeur, malgré ses protestations d'innocence, est condamné à vingt ans de travaux forcés et transféré au bagne de Hardmoore, dans le comté de Cornouailles. Son compagnon de cellule, petit homme d'allure louche, lui propose de s'évader. Kermeur, qui n'a aucune confiance, feint d'entrer dans ses vues. La nuit, le petit homme feint d'être malade, pour aller à l'infirmerie. Deux gardiens accourent. Kermeur les assomme, les bâillonne, les ligote, et fait subir le même sort à son compagnon de cellule. Puis, s'étant affublé de la capote et de la casquette d'un des surveillants, il gagne la cour où règne une brume épaisse. Mais la porte par laquelle il espérait s'enfuir est solide et défie tous les assauts.

PREMIERE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

V

Donc, impossible d'enfoncer la porte. C'était un fait. Kermeur n'insista pas et, à pas rapides, longea la muraille qui, sur deux côtés, entourait la cour.

Il s'arrêta presque aussitôt, en distinguant, à travers la brume, une lueur clignotante qui se dirigeait vers lui. Il comprit que c'était le falot d'une ronde. Il revint sur ses pas et se plaqua dans le creux de la muraille au fond duquel se trouvait la petite porte qu'il avait renoncé à enfoncer.

Grâce au brouillard, il ne fut pas aperçu. Il vit, à moins de trois mètres de lui, passer les silhouettes des soldats dont le brouillard noyait les contours. Il entendit leurs pas résonner sur le sol, puis décroître. Et il pensa qu'il avait eu de la chance !

Mais il n'oublia pas que les instants étaient précieux. L'absence prolongée des deux surveillants qu'il avait laissés ligotés et bâillonnés dans sa cellule, allait être remarquée. Ce qui ferait tout découvrir. Le fugitif avait quelques minutes devant lui, très peu de minutes.

Il résolut d'escalader la muraille.

Pour tout autre que lui, concevoir ce projet eût été une simple folie. Mais Kermeur était doué de muscles d'acier. Depuis bientôt trente ans qu'il naviguait, il avait appris à grimper.

Seulement, le mur, haut de sept à huit mètres, était lisse comme une ardoise; l'humidité produite par le brouillard se condensait à sa surface et le rendait encore plus glissant. De plus, les ténèbres étaient complètes. Impossible au fugitif de distinguer les détails de la maçonnerie où il aurait pu s'agripper.

Il essaya, pourtant. Sans succès. Il s'arracha les ongles, faillit se donner une entorse — une vraie ! — et, finalement, après plus de vingt tentatives aussi épuisantes qu'infructueuses, comprit qu'il devait chercher autre chose.

Mais quoi?

Kermeur-Vent-Debout se le demandait, lorsque, tout proche de lui, le grondement du canon d'alarme retentit. Son évasion était découverte !

Son calme ne l'abandonna pas. Immobile, il attendit, pour savoir de quel côté viendrait le péril, afin de l'éviter. Car il ne désespérait pas encore.

Autour de lui, à travers la brume, il apercevait de vagues lueurs filtrant à travers les fenêtres et les vasistas des bâtiments dominant la cour.

Non loin de l'entrée principale du bagne, un rectangle de lumière apparut : c'était la porte du corps de garde qui s'ouvrait.

Ouatés par le brouillard, des sons aigres de sifflet retentirent, mêlés à des appels, à des piétinements précipités, à des cliquetis d'armes. De tous côtés, les soldats de garde, réveillés, accouraient à la recherche du fugitif.

— Ils vont me chercher en dedans du pénitencier, et aussi au dehors ! pensa Kermeur dont le calme n'avait jamais été aussi grand. Tâchons de bien prendre le vent !

Longeant la muraille, il se dirigea hardiment vers le corps de garde qui y était adossé, presque contre la porte principale.

Malgré la brume, il put distinguer plusieurs soldats qui, leurs carabines au poing, galopaient dans une direction opposée à la sienne. Au risque d'être aperçu, il s'approcha de la bâtisse renfermant le poste de garde, et, s'aidant du tuyau de gouttière, réussit à grimper sur le toit du petit bâtiment. Il était recouvert de zinc, et, avec cela, très incliné et rendu plus glissant par l'humidité.

Kermeur, rampant sur le ventre et sur les genoux, réussit pourtant à atteindre la muraille du bagne à laquelle le corps de garde était adossé. Mais le chaperon du mur était encore à plus de trois mètres plus haut que le toit de la petite bâtisse.

Kermeur, heureusement, constata qu'à moins d'un mètre sur la droite du toit se trouvait un des contreforts de la muraille. Il rampa jusqu'à lui, et utilisant les moindres aspérités et les plus petits creux de la pierre, réussit à se hisser jusqu'au faîte de la muraille.

A ce moment, un projecteur s'alluma sur le toit d'un des bâtiments voisins. Son triangle de lumière violette balaya le ciel noir, se posa sur le sol de la cour et, finalement, entoura le fugitif d'un halo éblouissant. Des cris retentirent :

— Le voilà !... Sur le mur !

Des détonations claquèrent sourdement. Kermeur entendit les balles siffler au-dessus de lui.

— Des maladroits ! pensa-t-il.

Et, se laissant pendre par les mains sur le côté extérieur de la muraille, il lâcha prise et tomba, à sept mètres plus bas, sur ses pieds.

Aussitôt redressé, il galopa de toutes ses forces.

Devant lui, c'était la plaine, bosselée çà et là, de petites élévations rocheuses qui ne pouvaient offrir aucun abri, aucune cachette au fugitif.

Et Kermeur n'eut pas franchi deux cents mètres qu'il put entendre derrière lui la course précipitée des soldats et l'aboiement rauque des *bloodhounds* — chiens de chasse spécialement dressés à la recherche des forçats — qui le poursuivaient.

Il concentra toute son énergie dans ses jarrets et réussit à gagner quelques mètres sur ses ennemis. Mais il sentit qu'il n'irait pas bien loin à cette allure.

A travers le brouillard, il put apercevoir les chiens lancés à ses trousses. Deux surtout, plus rapides que les autres, semblaient devoir le rejoindre rapidement.

Il s'arrêta. La capote du surveillant qu'il avait endossée menaçait à chaque pas de le faire tomber et, de plus, ralentissait sa marche.

Vivement, il s'en débarrassa, et, comme les deux chiens allaient se jeter sur lui, il lança sur eux la capote qui, pareille à un épervier, les recouvrit.

Tandis que les bêtes, aveuglées, enragées, essayaient vainement de se dépêtrer et, dans leur affolement, se mordaient furieusement, Kermeur reprit sa course et gagna un peu de terrain.

Ayant atteint le sommet d'une éminence rocheuse, il distingua, à travers la brume, droit devant lui, les cottages entourant la ville de Hardmoor.

Il se dirigea vers eux, dans l'espoir de faire perdre sa trace à ses poursuivants en escaladant une clôture et en se cachant dans quelque jardin.

Espérance bien mince, car les gens de Hardmoor devaient avoir entendu le canon annonçant l'évasion d'un forçat...

Et puis, chiens, surveillants, et soldats le serraient de près. Il est vrai que la brume était très épaisse.

Résolu à lutter jusqu'au bout, Kermeur bondit avec une ardeur farouche. Sur un parcours de plus de trois kilomètres, il réussit, à force d'énergie, à tenir tête aux chiens et aux soldats qui les suivaient.

Enfin, il atteignit les premiers cottages d'Hardmoor. Tous étaient entourés de petits jardinets où croissaient de maigres arbres flanqués de massifs bien taillés, mais absolument insuffisants pour servir de cachettes.

Le fugitif, qui entendait résonner derrière lui les pas précipités des soldats et percevait le halètement des chiens, tourna sur sa droite et s'engagea dans une venelle étroite, bordée de maisonnettes... Mais toujours aucun espoir de se dissimuler.

Kermeur, galopant toujours, emboucha plusieurs chemins, traversa deux ou trois larges voies...

Et, au passage, il entendait s'ouvrir des fenêtres, s'échanger

des phrases par lesquelles les paisibles bourgeois d'Hardmoor se demandaient ce qui se passait.

Au détour d'une rue, il aperçut, sur sa gauche, une haute muraille de pierre meulière surmontée d'artichaux de fer.

Sans hésiter, il la longea jusqu'à ce qu'il en eût atteint la porte grillée, qu'il se proposait d'escalader. A sa grande surprise, il vit qu'un des battants était entr'ouvert... Il le poussa doucement, et, par prudence, le referma sur lui.

Contre la grille, en dedans de la muraille, il vit un petit pavillon, celui du concierge évidemment. Il se jeta du côté opposé, parmi un fouillis d'arbustes, se demandant si ses poursuivants l'avaient vu...

Il entendit presque aussitôt le grincement des pattes des chiens, le ronflement produit par leur souffle rauque, le claquement du galop des soldats. Tous passèrent sans s'arrêter; la brume avait mis en défaut le flair des bloodhounds.

Prudemment, Kermeur se garda bien de bouger.

Placé ainsi qu'il l'était, contre la muraille, parmi un fouillis d'arbustes, il était invisible des allées du jardin.

Mais il était loin d'être sauvé. Il comprenait bien que ses poursuivants, ne l'apercevant plus, allaient revenir sur leurs pas et deviner qu'il avait dû se cacher dans quelque jardin.

Il ne se trompait pas.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il entendit des aboiements sourds, et des cris par lesquels surveillants et soldats excitaient les chiens. Et, presque en même temps, le son d'un orchestre, tout proche de lui, arriva à ses oreilles.

Tout d'abord, il crut qu'il rêvait, que ses sens surexcités étaient le jouet d'une hallucination. Il écouta. Mais non! c'était bien la réalité. Un orchestre jouait, il jouait même un fox-trot endiablé, un fox-trot tellement bruyant qu'à travers fenêtres et volets fermés ses accords parvenaient jusque dans le jardin.

Les chiens, cependant, continuaient à aboyer... Sans doute sentaient-ils que celui qu'ils poursuivaient était près d'eux, mais sans discerner où exactement.

Kermeur, redoutant de les voir s'arrêter contre la muraille de l'autre côté de laquelle il se trouvait, résolut de s'en éloigner.



Elle se laissa emporter dans le tourbillonnement général.

Doucement, avec d'infinies précautions, il se dirigea vers une allée qu'il entrevoyait à travers les arbustes. Ecartant légèrement les branchettes devant lui et les retenant pour qu'elles ne produisissent pas le moindre bruit en reprenant leur position naturelle, il avança.

Il n'était plus qu'à quelques mètres de l'allée, lorsque des crissements de pas sur le sable le firent s'arrêter. Il entendit un bruit de voix... Quelques secondes s'écoulèrent. Les pas se rapprochèrent.

L'anxiété de Kermeur devint de la stupeur, car il distingua soudain, à travers les branches, un couple extraordinaire : deux hommes, dont l'un qui fumait un gros cigare, était revêtu d'un costume de juge anglais, longue robe et perruque, et l'autre portait un uniforme de pirate du XVII[e] siècle, du moins comme nous sommes habitués à nous les représenter : un mouchoir rouge lui ceignait le front. De larges anneaux d'or pendaient aux lobes de ses oreilles. Une chemise de soie entr'ouverte lui recouvrait le torse, et, avec une ceinture soutenant plusieurs énormes pistolets accompagnés de yatagans respectables, des culottes courtes et des souliers à boucles d'argent, formait un ensemble aussi pittoresque qu'inattendu. Une barbe, évidemment postiche, arrivait jusqu'au milieu de sa poitrine.

Les deux étranges individus s'entretenaient gaiement. Kermeur ne put distinguer ce qu'ils se disaient, mais il perçut nettement le bruit d'un éclat de rire.

Une lueur passa dans ses yeux. Il laissa les deux hommes s'éloigner, et, hardiment, déboucha des buissons qui l'environnaient.

L'orchestre — un jazz-band — continuait à jouer plus frénétiquement que jamais.

Les mains dans les poches de son pantalon jaune marqué des infâmantes flèches rouges, l'allure désinvolte, Kermeur se dirigea vers le cottage dont il distinguait la masse noire entre les arbres.

Avant de déboucher de l'allée devant la vaste pelouse garnie de massifs de fleurs desséchés par l'hiver, il eut une courte hésitation, et poursuivit son chemin.

Encore quelques pas, et il fut devant le double perron de marbre gris érigé au centre de la façade. Il le gravit et ouvrit un des battants de la porte d'entrée.

Devant lui, il vit une vaste antichambre brillamment éclairée, dans laquelle étaient assis deux laquais en livrée, lesquels, après l'avoir dévisagé avec stupeur, s'écartèrent sans mot dire.

Kermeur passa tranquillement devant eux, et, guidé par les sons de l'orchestre, ouvrit une porte et pénétra dans un vaste salon où plus de cent danseurs et danseuses tournoyaient en cadence.

Et quels danseurs! Quelles danseuses! Il y avait là des officiers du XVIII[e] siècle, des amiraux en uniformes rouges, des Puritains en habits noirs, des guerriers de Guillaume le Conquérant, des archers d'Edouard III tels qu'ils étaient à Crécy, des pierrots, des colombines, des solicitors à lunettes, des « greenmongers » — marchands des quatre-saisons — des pêcheurs de la mer du Nord, des policemen de fantaisie... Car, ainsi que Kermeur l'avait deviné, il s'agissait d'un bal masqué.

L'apparition du convict dans le salon provoqua un mouvement de curiosité admirative.

De tous côtés, des exclamations s'entre-croisèrent. Chacun s'extasiait sur l'exactitude du costume du nouveau venu et sur le réalisme de son déguisement.

Kermeur, très à l'aise, s'approcha d'une grande miss à cheveux jaunes, à dents semblables à des touches de piano, qui « faisait tapisserie »; s'inclinant devant elle, il lui proposa aimablement de lui faire l'honneur de danser avec lui.

La miss — elle pouvait bien avoir quarante ans — tressaillit de plaisir. Son visage couperosé devint violet. Elle se leva, et, s'étant placée en face du nouveau venu, se laissa emporter dans le tourbillonnement général.

Elle dansait comme un âne ivre. Mais Kermeur n'était pas un « as » du fox-trot. Et puis, peu lui importait. Ce qu'il avait voulu, c'était se donner une contenance, afin de pouvoir ressortir et gagner le vestiaire. Aussi fut-ce de bonne grâce que, pendant cinq interminables minutes, il se laissa écraser les orteils par les énormes pieds de sa danseuse.

— Mais qui êtes-vous, monsieur? lui demanda l'Anglaise, tout en se trémoussant. Je ne reconnais pas votre visage! C'est presque à croire que vous en êtes un vrai... de convict! Vous n'habitez pas Hardmoor, sans doute?

— Mais si, miss Constance! assura l'ancien capitaine de l'*Espérance*. Seulement, je me suis fait grimer par un professeur venu de Londres... C'est lui qui farde les plus grands acteurs de Covent-Garden!... Et je vois qu'il mérite sa réputation, car personne, ici, ne m'a reconnu! Et pourtant, je suis un de vos voisins!

La grande femme, mise en confiance en s'entendant appeler par son petit nom — à la vérité, Kermeur avait lu ce nom sur l'éventail de nacre que sa partenaire avait posé sur une chaise pour danser avec lui — regarda longuement le fugitif.

— Ah! J'y suis! exclama-t-elle. Vous êtes M. Eugen Flot-

sam, de Turnbrigde Wells !... N'est-ce pas? Mais, on vous disait parti pour l'Australie?

— J'en suis revenu ! chuchota Kermeur.

— Comment?... Mais il y a à peine un mois que vous êtes parti !

— Je veux dire que je suis revenu de ce projet ! corrigea l'ancien capitaine de l'*Espérance,* sans se troubler. Mais, surtout, pas un mot !

« Je suis persuadé que vous êtes la seule qui serez assez fine et assez observatrice pour me reconnaître ! C'est pour cela que — en plus du plaisir que j'ai à danser avec vous — je vous ai demandé de bien vouloir m'accorder un fox-trot. Je me doutais que vous me reconnaîtriez !

— Oui ! Je suis assez observatrice ! murmura miss Constance, flattée.

— Je vais m'éclipser après cette danse... sans parler à personne ! Et je compte sur votre discrétion... Il faut que, jusqu'à la fin du bal, on ignore qui je suis !

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur Flotsam ! assura la miss, cependant que Kermeur pensait : « Oui. Je peux compter que, grâce à ton bavardage, ma petite mère, tout le monde, avant dix minutes d'ici, saura que je suis M. Eugen Flotsam, et c'est justement cela que je demande ! »

La danse finissait.

— Pas un mot, surtout ! chuchota Kermeur en reconduisant sa danseuse à sa chaise.

Elle eut un petit sourire complice, que tout le monde vit, cependant que le prétendu Flotsam fendait les groupes et gagnait le vestiaire.

Deux femmes de chambre, assises parmi les vêtements des invités, attendaient.

— Mon chapeau et mon manteau ! demanda le convict, le plus naturellement du monde.

— Vous... vous les voyez, sir? questionna une des servantes.

— Mais oui ! Les voilà ! fit Kermeur en désignant une ample capote d'officier de marine.

La femme de chambre la lui tendit. Il prit également la casquette galonnée — celle d'un lieutenant de vaisseau — qui allait avec, et, ayant revêtu la capote et coiffé la casquette, sortit.

Par chance, la capote, un peu trop grande pour lui, descendait jusqu'à ses souliers. La nuit et la brume aidant, il pouvait, à la rigueur, faire illusion.

Ayant rapidement traversé le jardin, il arriva devant le petit bâtiment servant de logement au concierge, se fit ouvrir et fut sur la route.

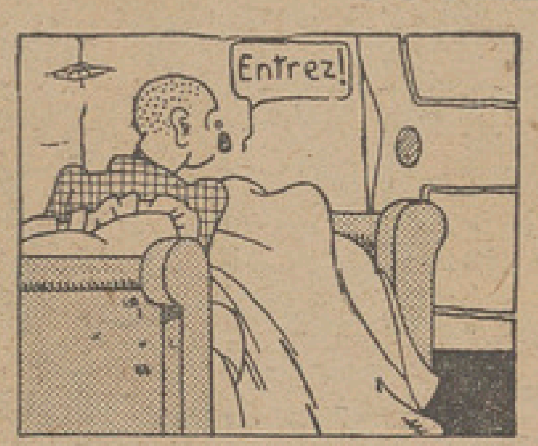
Il n'avait pas fait trois pas qu'il entendit aboyer un chien. Il reconnut un des bloodhounds du bagne, que suivaient deux hommes montés sur des bicyclettes, des chefs-surveillants.

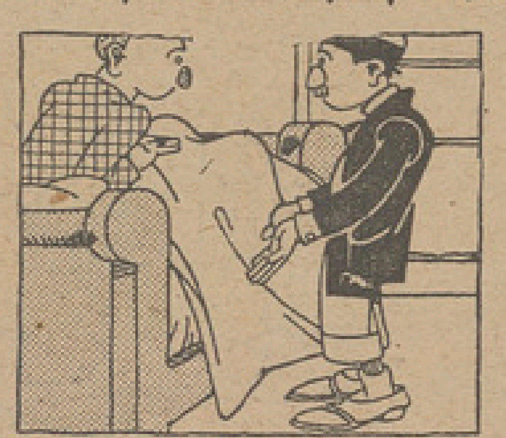
Le trio s'élança vers lui.

(A suivre.)

CAPITAINE MAHAN.

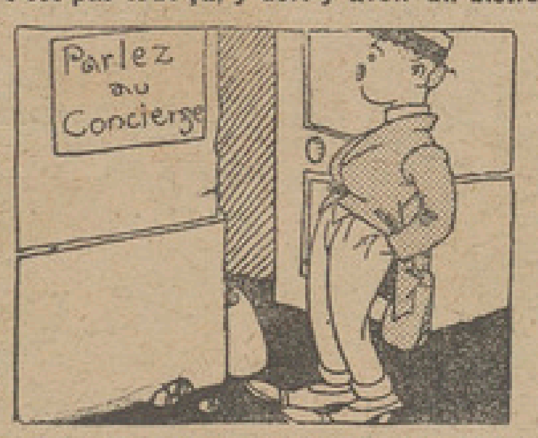
SOYEZ DONC COMPLAISANT

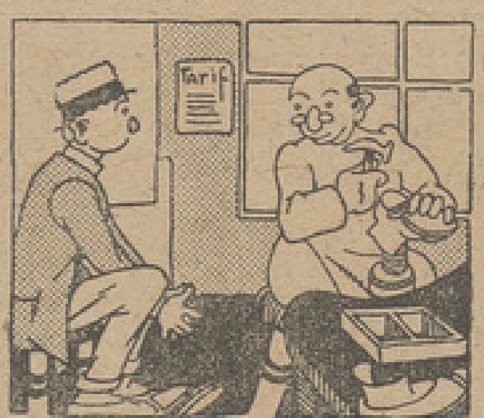


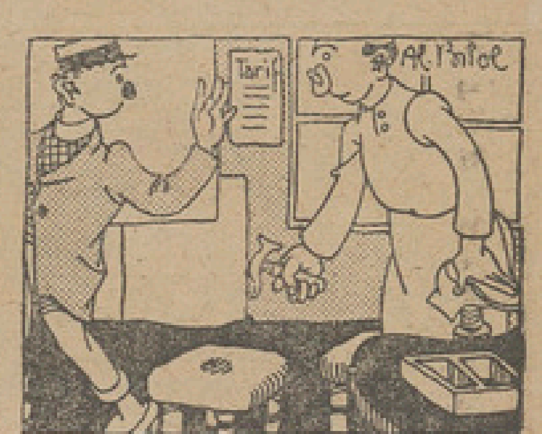




L'autr' jour sur les midi, midi et demi, à des heures indues où qu'il est pas décent d'réveiller les personnes, on carillonne à grands renforts de godasses dans ma lourde. « Entrez! » que j'gueule avec animosité de m'voir réveiller comme ça en cerceau. Or, ce n'était que ce gueux de Pituite qui m'gazouilla comme ça d'avec aménité : « T'es pas hontable, feignasse, d'pas être encore débaché, quand il est déjà digestif passé? Quand on pense que t'as l'culot d'prétendre que t'es fatigué et qu'à chaque fois que j'viens t'dégotter, j'te trouve en train d'faire la marmotte. — Bien sûr, fourneau, sans ça, si j'me reposais pas, j's'rais fatigué comme les camarades. — Voyons, c'est pas tout ça, y doit y avoir un bistrot qui nous attend; veux-tu descendre? — Pourquoi faire des cendres? J'en ai plein mon poêle! — Oui, blagueur, et des poils, t'en as plein la main. Allons, Biture, qu'y rajoute ,l'gars Pituite, r'mue-toi, on va aller prendre un gobelet.» On peut pas peiner un aminche, s'pas? Aussi j'm'ai frusquiné en cinq sec, et d'vant l'comptoir d'un bistrot et en lampant cinq ou six tournées on a causé des affaires. Pituite y s'en plaignait. Lui qu'est tourneur ed'bâtons d'maréchaux et qu'avait vu son méquier prendre une estension considérable après la guerre, avait la douleur de constater que c'était revenu au calme plat.

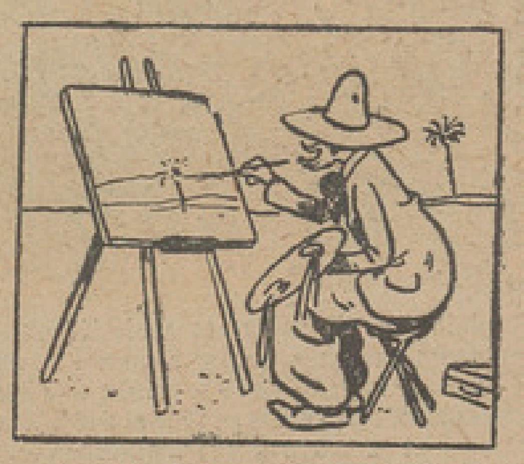


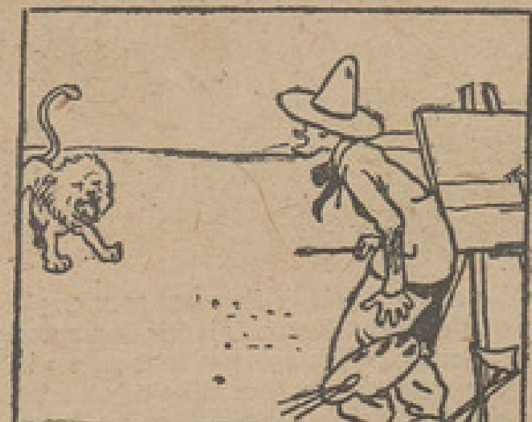


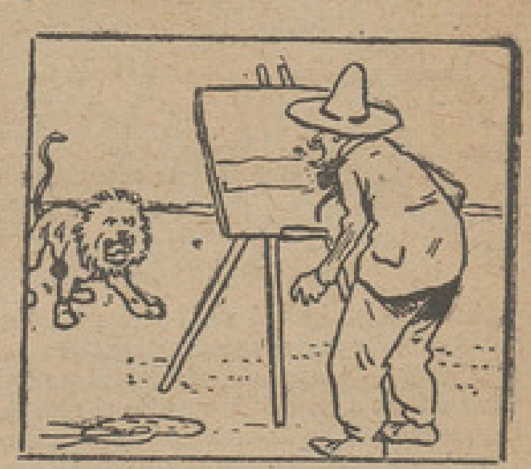


Ensuite de quoi, moi que j'suis ouverrier en manches pour bras de mer et que j'suis en morte saison, j'ai profité d'mes loisirs pour aller m'déambuler et dans mes pères et nigrations j'suis tombé en arrêt au vis-à-vis d'un écriteau où qu'y avait marqué : « Parlez au concierge. » J'ai entré dans la loge d'un espèce de bouif qui rafistolait des ribouis. J'ai reculé des croquenots qui encombraient une chaise pour pouvoir m'assire, et j'y ai dit, au gniaf : « Hein, s'il pleuvait pas comme vache qui lansquine, y ferait p't'être beau temps, pas vrai? » Et ensuite on a causé des dernières élections; et pis d'réparations d'chaussures, pis j'm'ai informé d'la p'tite santé d'sa femme, d'ses loupiots, d'sa belle-mère et d'toute sa famille. Ensuite de quoi, quand c'est qu'on a eu épuisé c'sujet d'conversation, on a mis sur l'tapis la question d'Orient et l'guidage des avions dans la brume. Enfin comme la parlotte finissait par languir, l'chauflic m'a dit comme ça : « Mais enfin, mossieu, pourquoi m'posez-vous toutes ces questions? — Moi?... mais pour rien, mon brave; d'autant plus qu'vous savez, moi, au fond, j'm'en fous. Seulement y a sur votr' pancarte : « Parlez au concierge », et c'est vous l'portier, ben j'vous parle. Simple complaisance de ma part, d'ailleurs, et j'ai grand tort d'user ma salive pisque ça n'a pas l'air de vous faire plaisir. C'est à vous dégoûter d'être complaisant! »

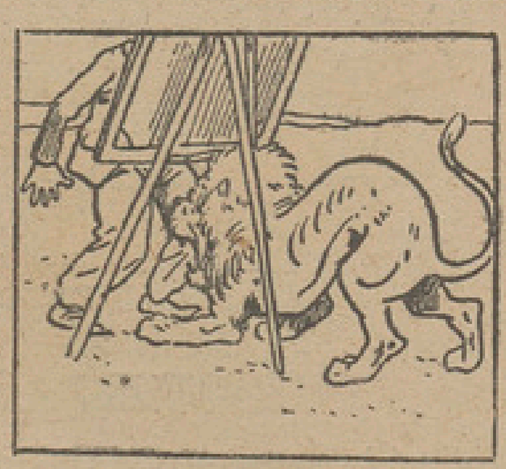
LE PIÈGE A LIONS

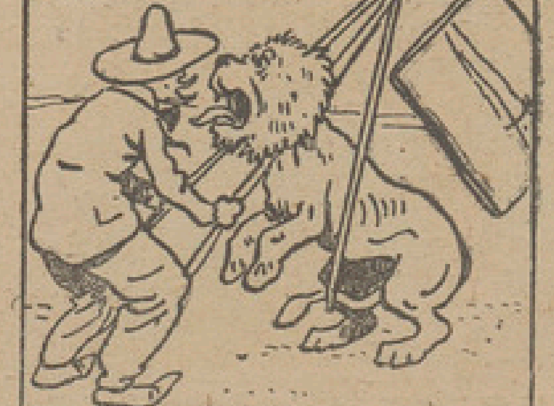


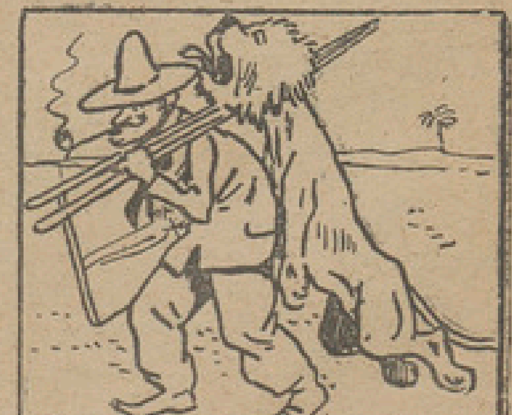




Raphaël Gomgutt, le célèbre peintre paysagiste-impressionniste, las de tous les motifs que lui offrait la campagne française, avait décidé de franchir la Méditerranée à bord d'un hydravion pour reproduire sur sa toile des levers et couchers de soleil à l'horizon du désert. Certain soir, il donnait le dernier coup de pinceau à une vue du Sahara au crépuscule. « Je viens de créer un chef-d'œuvre! » convenait-il sans la moindre modestie. Soudain, le rugissement d'un lion de l'Atlas lui fit quitter précipitamment son pliant. Le fauve, secouant les poils de sa crinière pour en faire tomber les puces, s'avançait vers lui en fouettant l'air de sa queue. « Misère de malheur! se lamentait l'artiste plus mort que vif, je ne vois aucun refuge qui puisse m'abriter contre une attaque du monstre. »



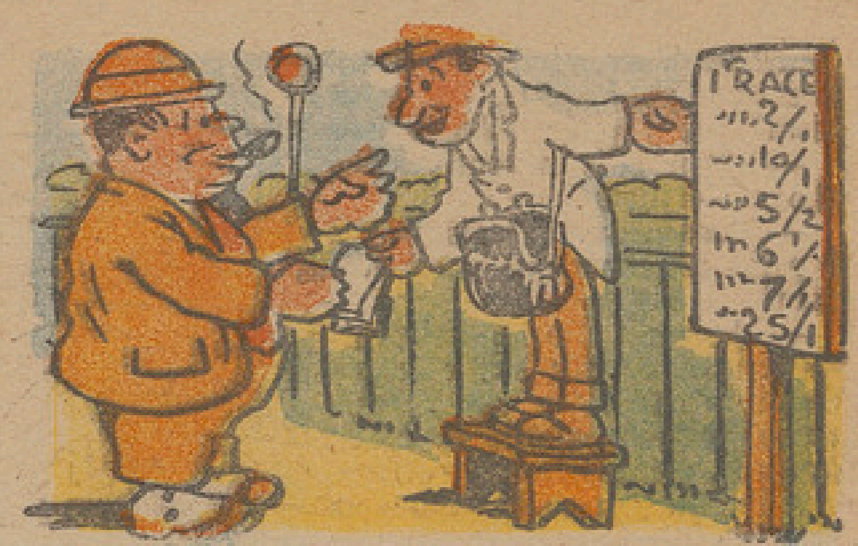




Et il se blottissait devant sa toile en tremblant et s'avouant que c'était un bien fragile rempart... Le roi des animaux, à qui on avait prescrit un régime et qui devait se nourrir exclusivement de viandes blanches, se dirigeait gueule béante vers cette proie qui ne pouvait lui échapper et représentait pour lui un régal de gourmet. A peine le roi du désert avait-il engagé sa tête entre les montants du chevalet, que Raphaël, obéissant à une inspiration subite, saisissait ces montants par le bas, puis serrant de toutes ses forces, il étranglait le lion comme un vulgaire poulet. Après quoi, il emporta son gibier sur son dos pour le partager avec son hôte, un Arabe coiffé aux enfants des douars. Celui-ci transforma la chair en saucissons de lion, et de la fourrure Raphaël Gomgutt se fit une superbe descente de lit.

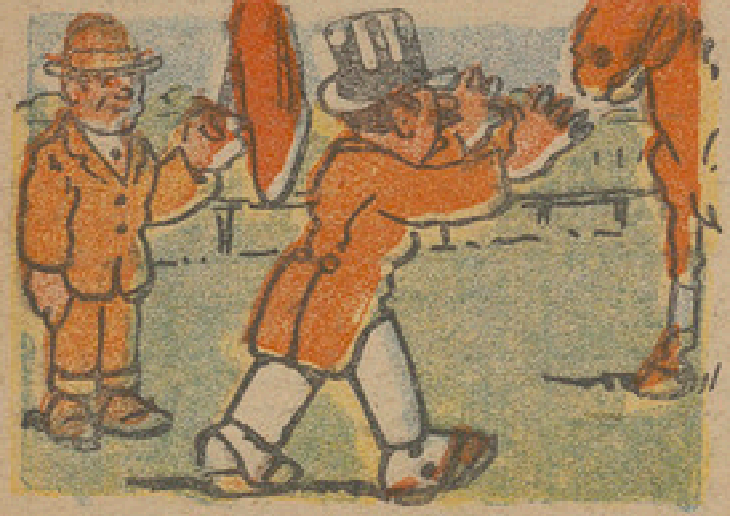






Tout le monde entourait Jack Farmum pour savoir ce que signifiait le départ de ces jockeys inconnus qui montaient des chevaux de son écurie. Le milliardaire, assez embarrassé pour répondre, finit par se décider à prendre un air mystérieux en disant : « Vous allez voir, c'est une révélation, jamais on n'aura assisté à un tel spectacle! — En tout cas, déclara le commissaire de la Société des Courses qui avait reçu un maître coup de cravache sur la figure, je vous informe que si votre écurie gagne, la course sera annulée de droit, car vos jockeys n'ont pas de licence. — Vous m'embêtez, répliqua simplement le roi du saucisson en lui tournant le dos. J'ai toujours fait ce que bon m'a semblé, et ce n'est pas vous peut-être qui allez vous permettre de me donner des leçons. » La foule prenait le parti du milliardaire que l'on savait très puissant et les assistants se mirent à l'acclamer. « Nous allons parier gros sur vos chevaux, dit un joueur, et nous ferons la riche affaire. » Farmum ne voulut pas les dissuader et lui-même d'ailleurs ne tarda pas à suivre l'exemple général et à se diriger à son tour vers un bookmaker entre les mains de qui il remit un fort paquet de banknotes. Cela fut très remarqué et à partir de ce moment ce devint de la fureur. Sous son flegme apparent, Farmum était cependant assez inquiet; il pensait : « Si je perds mon argent, il n'y aura que moitié mal, mais pourvu que les Pieds-Nickelés ne me claquent pas mes chevaux! »





Les trois compères étaient allés se mettre en ligne. Ils avaient vraiment belle apparence et se tenaient en selle comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie. « Mes aïeux, déclara Ribouldingue, il s'agit de se couvrir, sinon de pognon, du moins de gloire et m'est avis que rien ne peut nous résister, car nos rivaux font une têtère qui montre à quel point nous les impressionnons. Or, du moment qu'ils ont la pétasse, nous sommes certains de gagner. Ça ne doit pas être difficile d'ailleurs, les concurrents me paraissent avoir des bourrins qui ne sont pas à la hauteur. » Des curieux venaient les admirer et ils prenaient des airs avantageux. Quelques reporters, l'appareil photographique braqué sur eux, les suppliaient de bien vouloir leur accorder des déclarations. Filochard se rendit à leur prière et finit par dire : « Sachez que nous appartenons à une grande famille de Tchécoslovaquie et que depuis notre plus tendre enfance, nous faisons de l'équitation par plaisir et aussi pour gagner des picaillons. » Le cheval de Croquignol se mit à ruer, pour une raison inconnue, mais probablement parce que les badauds le serraient d'un peu près. « C'est bien fait pour vos gnasses, grogna le Parigot, si vous n'aviez pas fourré vos tasseaux là où mon canasson met d'ordinaire sa queue, vous n'auriez pas récolté comme vous venez de le faire. » En effet, plusieurs personnes avaient été projetées à quelque distance par les ruades furieuses de l'animal. Croquignol lui-même eut toutes les peines du monde à se maintenir en selle.



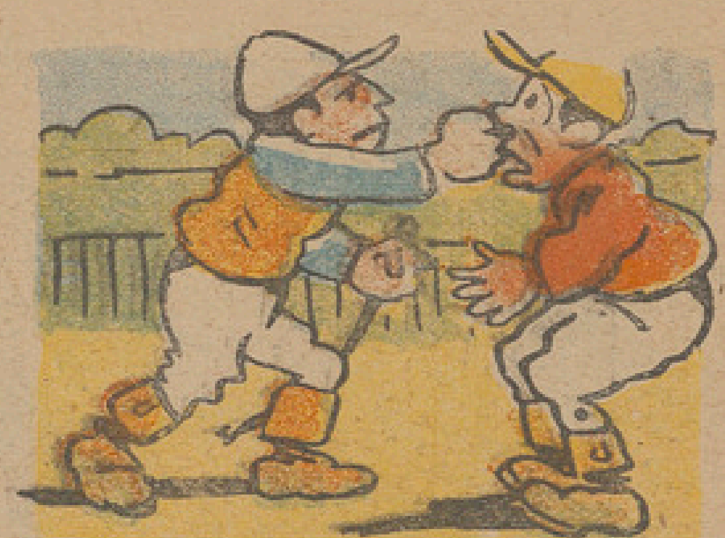


Le commissaire qui avait fait une ultime démarche auprès de Farmum pour empêcher la course vint se camper devant les trois amis et dit : « Je vous interdis de prendre le départ! — T'as pas la parole, lui répliqua Ribouldingue, de quoi que tu te mêles, tu feras mieux d'aller à la buvette siroter un verre d'eau sucrée. Ote-toi de là, ou nous te passons sur les boyaux! » Le fonctionnaire eut le tort de vouloir faire son devoir jusqu'au bout et crut qu'il réussirait à barrer le chemin à lui tout seul. Mal lui en prit, car le starter contraint par ceux qui l'entouraient de donner le signal du départ s'exécuta. Les jockeys se penchèrent sur les encolures et lâchèrent les chevaux. Ceux-ci prirent le galop aussitôt. « Tant pis pour toi, triple buse, s'écria Filochard, tu ne te plaindras pas de ne pas avoir été averti. Si t'as quelque chose de fracassé dans ta moche anatomie, tu iras trouver un raccommodeur d'objets amochés : avec un peu de colle, il se chargera de te refaire une beauté à peu près présentable! » Le commissaire roula les quatre fers en l'air et eut le temps de crier : « Je proteste de toute mon énergie, ce sont là des procédés inqualifiables. » Les Pieds-Nickelés se souciaient peu de ces criailleries et ne s'intéressaient qu'à la course qu'ils voulaient gagner à tout prix. « A nous trois, fit Croquignol, nous devons enlever la victoire. Il suffira de barrer la route à ceux qui sont derrière nous. Au prochain obstacle nous saurons nous débarrasser d'eux. »

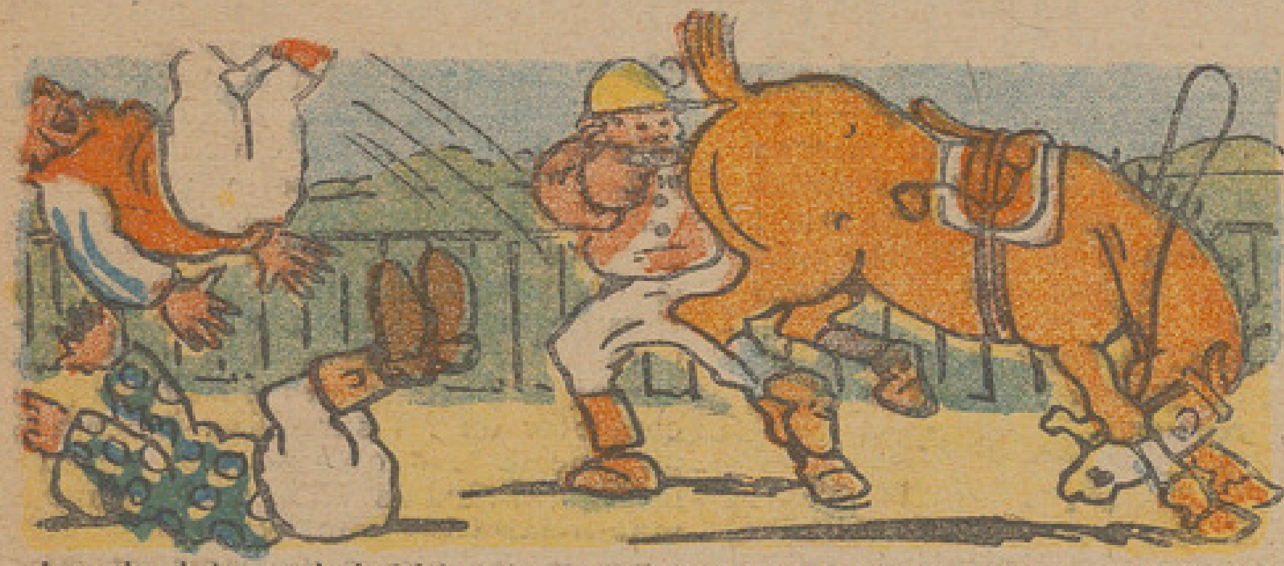


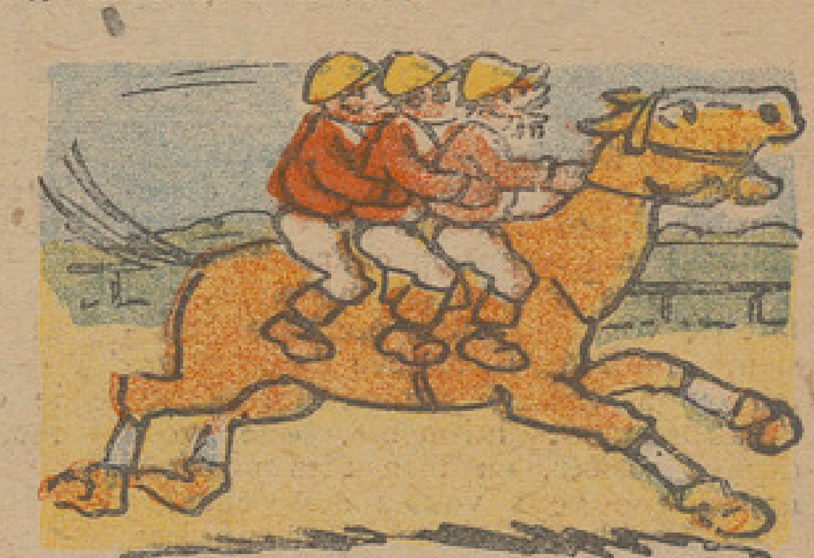
Ribouldingue exposa brièvement un plan astucieux, il dit : « Sautons la rivière, et tout de suite après mettons nos chevaux tête à queue, de façon à créer une barrière infranchissable. Le résultat sera immédiat, tous nos concurrents tomberont dans la flotte et nous finirons la course tout seuls. Ils viendront sûrement râler après, mais on s'assied d'avance sur leurs jérémiades. » Les Pieds-Nickelés ricanèrent de satisfaction et se hâtèrent de mettre leur projet à exécution. Le saut de la rivière ne présenta pour eux aucune difficulté et ils se rangèrent ainsi que l'avait indiqué Ribouldingue. Quand les autres jockeys arrivèrent sur l'obstacle, ils ne purent arrêter les chevaux, mais ces derniers, voyant qu'ils ne pourraient atterrir de l'autre côté, se jetèrent à l'eau tout de suite, expédiant leur cavalier dans l'onde. « Un petit bain d'arpions n'a jamais fait de mal à personne, observa Filochard goguenard, vous en serez quittes pour changer de liquette au pesage dans un instant, les potes! » Quand les trois amis virent que tout se passait ainsi qu'ils l'avaient prévu, ils donnèrent un coup de cravache à leur monture et repartirent tranquillement. « Dans un fauteuil qu'on va gagner, se désopilait Croquignol, c'est pas plus difficile que ça! on peut toujours y venir pour nous gratter, rien à faire. Maintenant s'agit de récolter le prix de notre habileté, j'espère qu'on va nous servir un cocktail bien tassé, malgré la prohibition de l'alcool! »



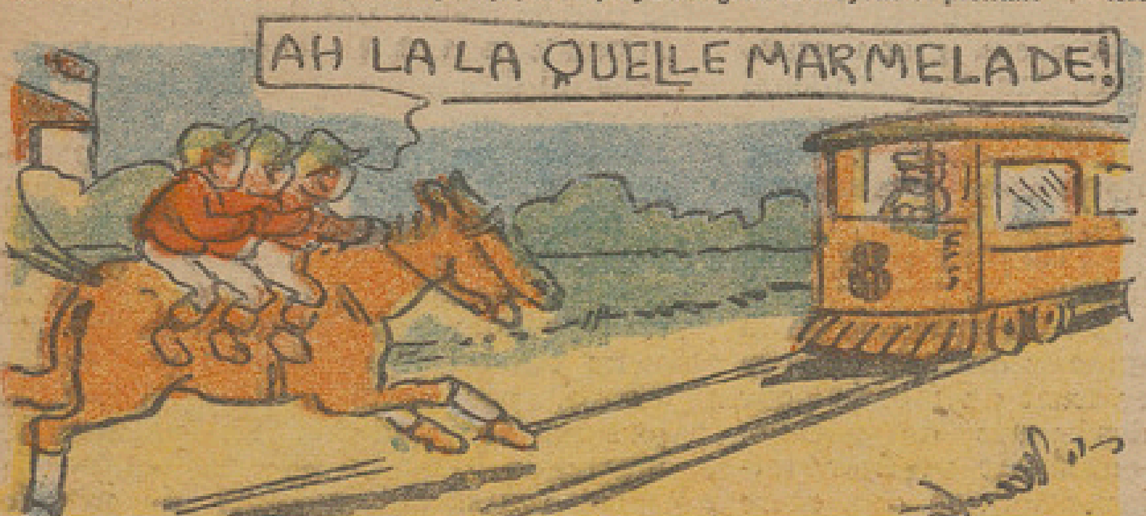


Ce fut du délire quand les compères arrivèrent au poteau. « Attention, ordonna Ribouldingue, restons unis dans le bonheur comme dans le malheur, on doit arriver tous les trois ensemble. S'il y a quelque chose à licher, on se le partagera, comme les honneurs. » Savamment montés, les trois chevaux étaient en ligne. « Comment voulez-vous qu'on les classe, maugréait le commissaire, il n'y a pas un millimètre de distance entre eux, la course ne peut être qu'annulée. » Cela ne faisait pas l'affaire des gens qui avaient parié sur les Pieds-Nickelés. Un gros bonhomme enthousiaste s'exclama : « N'y a qu'à les classer gagnants, tous trois, ça s'est déjà vu ! — Pas vrai, riposta un autre, ça serait de l'injustice, je n'ai pas parié sur eux et ça me ferait perdre de l'argent. » Plusieurs parieurs en vinrent aux mains, pendant que la plupart des personnes présentes ne pensaient qu'à acclamer les nouveaux jockeys qui venaient de triompher. Les Pieds-Nickelés savouraient les acclamations et envoyaient de gentils bonjours de la main, mais cela changea brusquement, car au moment où ils sautaient de cheval, un des jockeys qui était tombé dans l'eau apparut. « Si vous croyez, dit-il, que nous allons accepter une chose pareille, vous vous trompez; cela mérite une vengeance. » Et tout en parlant, il se rua sur Filochard qui était le plus près de lui. Il lui porta un swing sur le nez. « Aïe, aïe, ma mère, se lamenta le pauvre garçon, qu'est-ce qu'il me tombe sur le blair, je suis mouché sans mouchoir. »





Les autres jockeys arrivaient à tour de rôle; ils étaient dans un état lamentable : les uns saignaient du nez, les autres avaient leur casaque toute déchirée. Ils ne décoléraient pas et s'étaient armés des engins les plus abracadabrants, car ils voulaient tuer leurs adversaires et ne s'en cachaient pas. « Ben, les potes, murmura Croquignol, je crois que le moment serait venu de jouer avec maestria la fille de l'air, sans accompagnement de violoncelle. Ces messieurs me semblent un peu neurasthéniques. Si nous ne mettons pas entre eux et nous quelques kilomètres, ils vont nous assommer proprement et ça ne traînera pas. » Les jockeys se portaient résolument à l'attaque. Ribouldingue ne tergiversa pas longtemps, il employa les grands moyens et prenant le cigare dont on venait de lui faire cadeau, il le plaça vivement au postérieur de son cheval. L'animal ressentant une douleur effroyable se mit à ruer et envoya les premiers des jockeys à plusieurs mètres de là. Les gens affolés s'écartaient. Filochard sauta sur l'animal et invita ses amis à en faire autant. Ils suivirent ce conseil et les trois compères se trouvèrent sur la même monture lancée à toute vitesse sur l'hippodrome. « Si ça continue toujours ainsi, fit Ribouldingue, il y aura du bon, mais si jamais ce canasson se mêle de ne plus avancer, on sera vite rejoint par ces jockeys qui m'ont l'air de ne pas nous porter dans leur cœur et qui certainement ne se contenteront pas de nous infliger une râclée. C'est la mort sans phrase, à mon humble avis. »





Le cheval était affolé et n'obéissait plus au mors. Il allait droit devant lui et, se trouvant face à une barrière, il s'enleva pour sauter. « Ce coup-ci, soupira Ribouldingue, nous sommes par terre. Trop veinards si nous nous en tirons avec une patte cassée. » A leur grande stupéfaction, l'animal accomplit le saut sans effort apparent et retomba de l'autre côté avec légèreté. « J'ai eu chaud, annonça Filochard, voilà une bête qui connaît son affaire, je propose de lui donner un picotin d'honneur si elle nous mène à bon port. — Hélas! s'eclama Croquignol, j'ai bien peur que nos exploits ne soient promptement terminés, voyez plutôt devant vous, les enfants! » Il désignait un tramway électrique qui venait à toute vitesse sur une route qui coupait leur chemin à angle droit et il paraissait difficile d'éviter la collision. « Je pense, grommela Ribouldingue, que nous pouvons nous dire un éternel adieu, à moins qu'on ne se revoie dans l'autre monde. Ah! là! là! quelle marmelade ça va faire! » Le conducteur du tramway était un homme de sang-froid et il serra les freins, mais il ne put rien empêcher et pendant que le cheval tamponné allait s'abattre en fort piteux état un peu plus loin, les Pieds-Nickelés se trouvaient lancés sur le toit du véhicule. Ils ne se rendirent pas compte d'ailleurs dans quelles conditions exactes ils échappaient ainsi à la mort. « Le temps est beau, la mer est calme, observa Filochard que la secousse abrutissait sérieusement.





Le conducteur du tramway affolé avait complètement arrêté son véhicule. Il était certain de retrouver ceux qu'ils prenaient pour des jockeys véritables en fort piteux état. « Je n'ose pas regarder, dit-il en se hissant péniblement sur le toit, je vais être obligé de ramasser leurs débris, or j'ai toujours eu une sainte horreur du sang. » Les Pieds-Nickelés se remettaient de leurs émotions et s'assuraient qu'ils n'avaient rien de cassé. « Après celle-là, pouffa Ribouldingue, on peut tirer l'échelle, nous sommes vernis et l'heure de notre mort n'était pas encore inscrite au grand livre du destin. Pour ma part, j'ai senti passer le petit vent de la camarde qui n'a rien de commun avec celui du nord cher aux Parigots les soirs d'été. Mais ce n'est pas tout, il faut nous débiner car je présume que l'on ne va pas renoncer à nous poursuivre et que dans cinq minutes nous aurons à nos trousses les gaillards qui voulaient nous faire un mauvais parti. Ce tram a l'air de s'être arrêté, ne perdons pas de temps et descendons! » Le conducteur arriva en cet instant sur le toit et poussa un cri de stupéfaction. « Comment, dit-il, vous n'êtes pas mort! Eh bien! vous pouvez vous vanter d'avoir la peau solide. — On est bâti à chaux et à sable, répliqua Filochard, mais, mon ami, où vas-tu de ce pas? — Je rentrais au dépôt, déclara le bonhomme, la voiture est vide. — Sacrebleu, tu vas nous sauver, s'exclama Ribouldingue, on te payera, mais tu vas nous ramener à Chicago! »

(A suivre.)



Au vu des lettres de recommandation dont nous étions porteurs, le directeur de l'asile d'aliénés de Vilmington nous fit une réception charmante.

— Votre qualité de médecins, qui fait de vous trois mes confrères, messieurs, nous dit-il, achève de vous valoir mon entière sympathie. Est-ce l'établissement lui-même, que vous désirez visiter, ou bien mes pensionnaires que vous voulez approcher?

— Etablissement et pensionnaires, monsieur le directeur.

Notre hôte s'inclina gracieusement et, sans autre formalité, nous promena de corridor en escalier, de cour en chambre, multipliant les explications de nature à satisfaire notre curiosité, appuyant sur les détails qui tendaient à prouver que l'asile était construit de la façon la plus commode et la plus rationnelle.

— A mes fous, maintenant, sourit-il. La section des furieux est là, sur notre gauche; elle comprend une douzaine de cellules matelassées devant lesquelles nous passerons sans nous arrêter, pour ne pas exciter les malheureux qui les habitent.

Effectivement, à peine les déments nous aperçurent-ils par le grillage donnant sur le couloir où nous avancions à la file indienne, qu'ils poussèrent d'horribles vociférations entrecoupées de reproches et de menaces. Le directeur, qui ouvrait la marche, tourna bientôt le loquet d'une grosse porte que nous fûmes bien contents de franchir. Les cris allèrent diminuant dès que la porte fut refermée et ils s'éteignirent tout à fait comme nous arrivions devant un préau aussi long que large, peuplé de gens aux allures bizarres, comiques et pitoyables.

— Ceci est la section des maniaques, expliqua notre guide. Ce petit vieillard que vous voyez au premier plan s'applique à éviter que les voisins ne le touchent, car il se figure être de verre et croit qu'il se briserait au moindre choc. Cet homme qui rit silencieusement dans son coin a la folie des nombres; il additionne mentalement, soustrait, multiplie et divise du matin au soir, et il tombe dans le ravissement chaque fois que le résultat de ses opérations se termine par un zéro. Ce bossu, agenouillé près du pilier de bois, a une toute autre folie : il a débaptisé les gens et les objets et s'est créé un langage qu'il est seul à comprendre; pour demander si l'on a vu son chapeau, il dira par exemple : « Avez-vous ciré ma confiture? » Il est la risée de ses compagnons...

Le directeur en était là de ses explications lorsqu'un homme au masque énergique passa près de nous, s'arrêta pour nous considérer, puis nous cria :

— Méfiez-vous! Si ça saute, vous ne direz toujours pas que je ne vous ai point avertis!

— Il a raison, articula sans sourciller le directeur, méfions-nous, messieurs, reculons, reculons..

***

Lorsque nous eûmes reculé de quelques pas, l'homme hocha la tête d'un air satisfait puis, nous tournant le dos, il ne s'occupa plus de nous.

— Ce pauvre diable a une histoire qui tient de la fantasmagorie, fit à mi-voix le directeur, et vous comprendrez qu'il soit dans l'état misérable où vous le voyez quand je vous l'aurai dite.

Il s'appelle Jack Riedling et il était, il n'y a pas dix ans, l'un des ingénieurs les plus distingués de Baltimore.

Inventeur d'une machine à forer qui permettait de pousser les sondages à plusieurs milles de profondeur, même à travers les roches les plus dures, sans changer de percuteur, il avait refusé les offres cependant magnifiques de la *Standard Oil Company* qui est, vous le savez, le premier trust du monde pour l'exploitation des puits de pétrole. Jack Riedling entendait profiter lui-même de son invention, ce qui, entre nous, était assez légitime.

Seulement, vous le savez encore, le métier de chercheur de pétrole est un rude métier. Le précieux liquide se cache à des profondeurs inouïes, et lorsqu'on fore un puits on n'est pas du tout sûr d'aboutir à des résultats. Il n'est même pas rare de forer pour rien en pleine région pétrolifère, et les spécialistes comptent qu'il faut effectuer cinq sondages en moyenne, chacun d'eux étant d'un kilomètre et plus, pour atteindre un réservoir souterrain d'huile minérale. Ceci vous montre comment il a fallu souvent hasarder des millions avant de recueillir une goutte de pétrole. Ce jeu de loterie ne plaît pas à tout le monde, et Jack Riedling, malgré son invention mirifique, fut longtemps avant de trouver les capitaux nécessaires aux fouilles qu'il se promettait d'effectuer du côté de San Juanico. Encore les trois capitalistes qu'il réussit à émouvoir ne lui avancèrent-ils que cent mille dollars chacun, une misère, messieurs, eu égard aux dépenses que l'ingénieur pouvait être obligé d'engager.

Nanti de cet argent et d'un outillage aussi réduit que possible, Jack Riedling partit un beau matin pour la Californie avec ses deux fils, George et Andrew, respectivement âgés de vingt-trois et de vingt et un ans. C'étaient deux gaillards taillés sur le modèle du père, intelligents, solides et ne regardant pas à la peine. Les voilà propriétaires de cent hectares de terrain; ils s'installent je veux dire qu'ils montent pièce à pièce l'échafaudage métallique destiné à recevoir les poulies où s'enroulera le câble d'acier au bout duquel on fixera le fameux percuteur. Six mois de labeur ininterrompu sont nécessaires à cet ouvrage de précision et de force.

Le forage commença dans d'excellentes conditions. Le sol, relativement tendre, se laissait traverser par la sonde. Cela dura bien six cents mètres. Et puis, on trouva la roche; le percuteur en vint à bout moins vite que Jack Riedling l'avait espéré. Sous la roche était de l'eau, il fallut introduire à cette profondeur des tuyaux de fer, et je ne sais si vous vous représentez, messieurs, la difficulté d'une telle besogne. Les trois hommes y parvinrent, mais, exténués à la suite de tant d'efforts, ils durent embaucher des ouvriers et se contenter de les surveiller. L'ouvrage n'avançait plus qu'avec une extrême lenteur; la sonde était maintenant à mille quatre cents mètres et le percuteur, de nouveau, ralentissait son effet à cause du granit qui ne se laissait entamer que bribe à bribe.

Les ouvriers ne cachaient pas qu'ils doutaient du succès de l'entreprise. Ils avaient foré bien d'autres puits mais jamais à cette profondeur-là pour commencer. Comme ils savaient que le patron n'était pas des plus riches, ils l'abandonnèrent, un lendemain de paye, sans lui dire adieu. Jack Riedling commençait aussi à douter.

— Encore huit jours et nous partirons, dit-il à ses fils.

Ceux-ci acquiescèrent et grimpèrent dans l'échafaudage pour graisser les poulies, tandis que le père, à l'écart, fixerait un percuteur de rechange...

Ils étaient absorbés, les uns et les autres, par cette double opération, lorsque se produisit un phénomène inattendu...

Du puits, une colonne de pétrole jaillit violemment, en trombe. Elle enleva George et Andrew, les fit tournoyer à une hauteur prodigieuse... Ils poussèrent un même cri d'effroi et retombèrent lourdement sur les poutres de l'échafaudage renversé par l'énorme jet liquide. Ils étaient morts.

L'ingénieur avait, de loin, assisté à ce drame rapide et brutal. Retirer les corps de ses deux enfants que ballottaient narquoisement les flots de pétrole dansant autour des ruines de l'échafaudage il ne le pouvait sans périr lui-même. Sous ses yeux dilatés de terreur, l'huile minérale s'épandait maintenant, formait une rivière large de dix mètres, une rivière tumultueuse, telle qu'aucun puits n'en avait jamais fourni. La fortune rêvée était là, elle s'enfuyait devant le malheureux incapable de l'arrêter, elle coulait, coulait dans la vallée, affolant les habitants de la région qu'elle menaçait d'empoisonner. Ils accoururent en foule et l'imprudence de l'un deux mit le feu au pétrole. Alors la rivière bleuâtre se convertit en rivière de feu; les cadavres des fils de l'ingénieur brûlèrent à quelques pas du père anéanti de douleur. Six mois durant, l'incendie éclaira, chaque nuit, la campagne transformée

en enfer. Des millions de tonnes de pétrole, que nul ne pouvait capter, se consumaient par le jeu de la fatalité. Lorsqu'il s'éteignit, il y avait beau temps que Jack Riedling n'était plus qu'un pauvre fou bon pour l'asile.

Nous l'avons recueilli ici, messieurs, et vous venez de voir cet homme qui a passé à deux doigts de la richesse colossale. Plaignons-le...

Le directeur nous montra d'autres déments au cours de notre visite. Mais, après ce que nous venions d'entendre, aucun ne nous intéressait au même degré que l'étrange et malchanceux Jack Riedling.

PIERRE ADAM.

LA DOULOUREUSE



L'AVOCAT. — En vous condamnant au maximum, la Cour vous a rudement salé.
LE PRISONNIER. — Pas tant que vous.

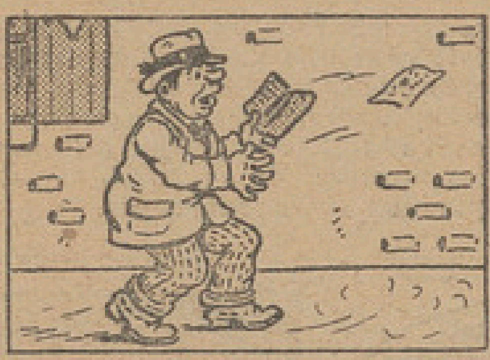


— Ce gamin-là est fort comme un Turc! S'il voulait, il pourrait se porter à bras tendus!



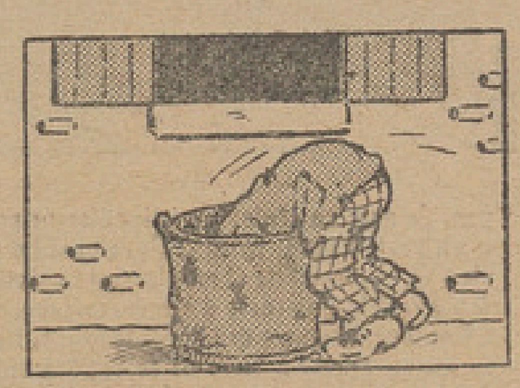
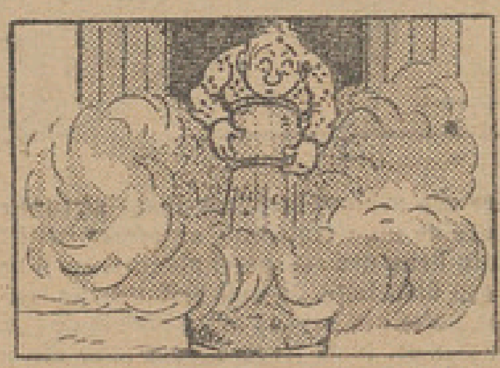
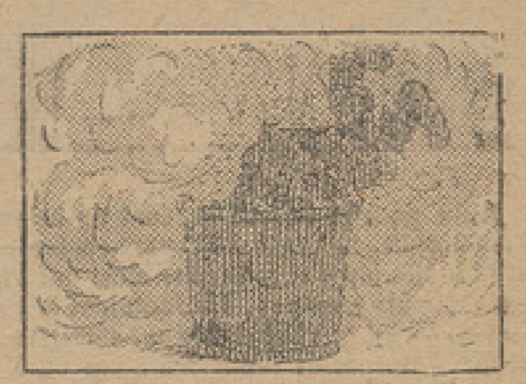
LE DOCTEUR. — Je vais prendre votre température.
LE MALADE. — Y a rien de fait, le médecin qui est venu avant vous m'a déjà pris ma montre, ça me suffit!

BIBI N'A PAS DE VEINE

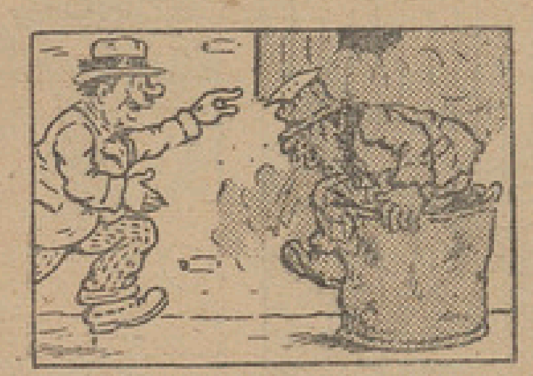




Stanislas Caroubier, tout en se promenant, se dit : « Je ne sais si j'ai emporté suffisamment de galette pour effectuer le petit voyage d'agrément que j'ai décidé. » A peine avait-il ouvert son portefeuille dans la rue, qu'un coup de vent survenant brusquement fit envoler un billet de cinquante francs. « Malédiction et catastrophe! rugissait Caroubier en se lançant impétueusement à la poursuite du précieux papier, ces choses-là n'arrivent qu'à moi... il est vrai que j'ai fait preuve d'une inexcusable imprudence... Il faut être dingo pour faire l'inventaire de son portefeuille dans la rue! » Le billet, devenu le jouet des capricieux zéphyrs, finit par atterrir en vol plané dans une poubelle. « Chouette! exultait Bibi, le chemineau qui assistait à sa descente, et bénie soit la Providence qui a l'heureuse idée de m'envoyer ce petit cadeau par la voie des airs.

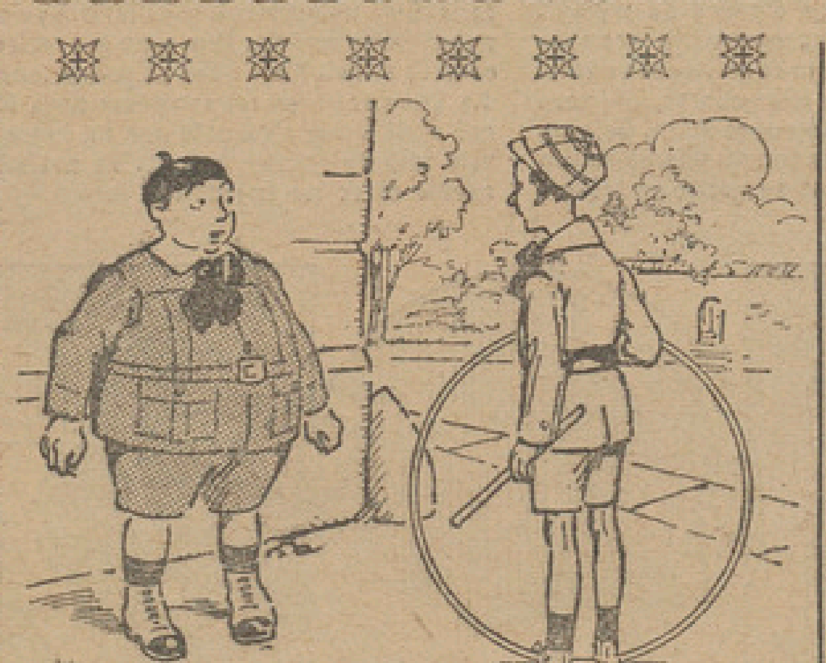




« Et maintenant allons-y d'un plongeon sentationnel pour pêcher ce fafiot qui sera le bienvenu. » Bibi, radieux, venait de piquer une tête, suivant toutes les régles de l'art, au fond de cette boîte à ordures grand format, quand au même instant apparut, à la fenêtre au-dessus de lui, Mme Stéphanie Galoubet. Cette brave ménagère tenait à deux mains un grand seau rempli de cendres. S'étant assurée d'un coup d'œil qu'aucun képi d'agent ne pointait à l'horizon, elle vida ses cendres dans la poubelle, en soulevant un épais nuage de poussière noire. Quel est l'enfant de chameau qui me fait cette sale blague? » fulminait Bibi à demi asphyxié et se démenant comme un beau diable. « Ah! quelle poisse! poursuivait-il, v'là qu'à c'tte heure, je ne suis plus fichu de remettre la patte sur le talbin. »



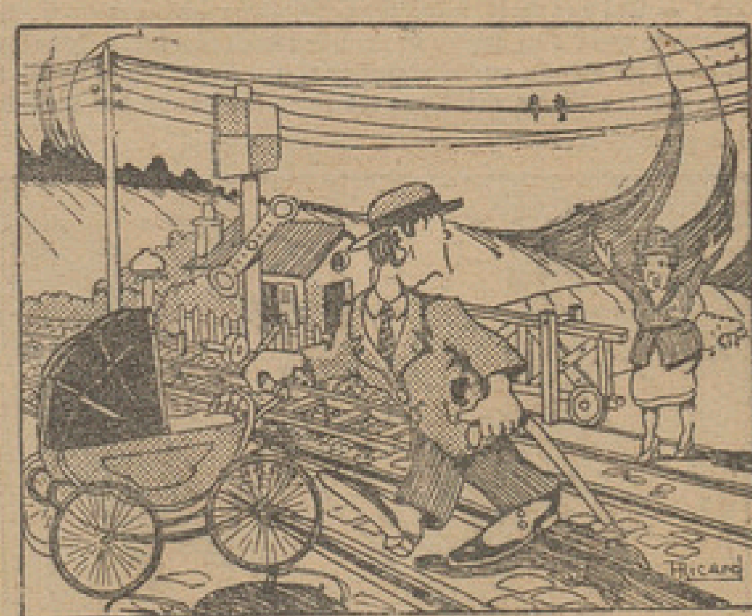


Un rétablisement l'ayant sorti du récipient métallique, le chemineau, qui était un homme de décision, se dit : « Je n'ai plus qu'une chose à faire : c'est de vider la poubelle sur le trottoir afin de pouvoir continuer mes recherches tranquillement. » Sur ces entrefaites, survenait Caroubier. Celui-ci, apercevant le billet volage collé sur le couvre-chef du chemineau, s'exclamait en le recueillant : « Ah! quelle chance! Permettez, mon brave homme, que je reprenne mon bien... Quelle singulière idée, ce papier a-t-il eue de venir se poser, tel un papillon bleu, sur votre galurin! » Ce disant, il remettait son billet dans le portefeuille, faisait demi-tour et s'éloignait, cependant que Bibi, interloqué et comprenant seulement ce qui venait de se passer, soupirait mélancoliquement : « Inscrivez : pas de chance! Ma belle aubaine s'est envolée : tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve! »



— Tu as beau m'appeler « gros plein de soupe », ça n'empêche pas que je vais faire partie d'une équipe de foot ball comme ballon.

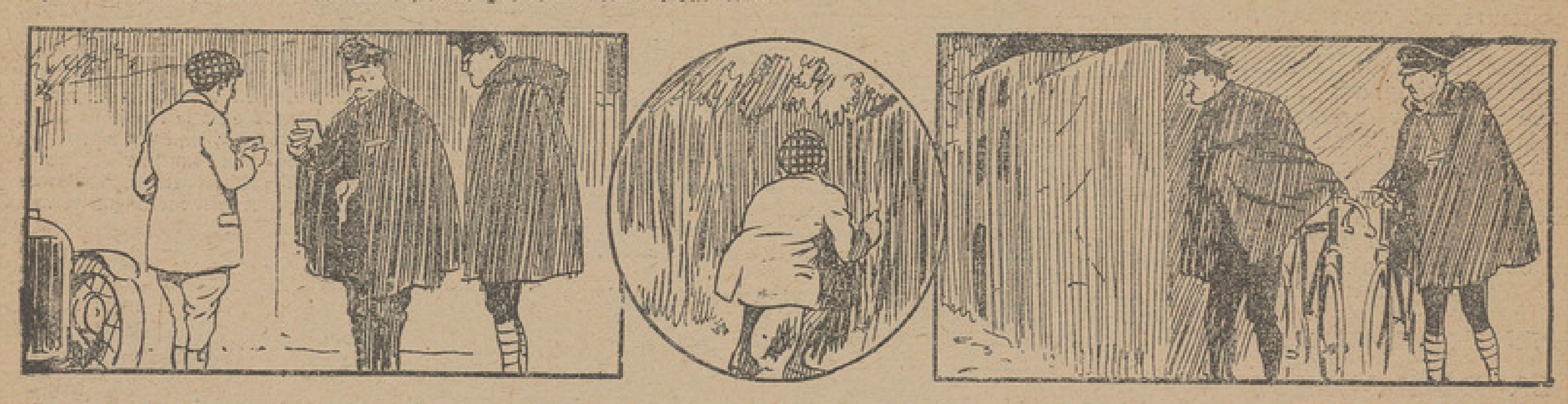
DU SANG-FROID, S.V.P.



— Ciel! Ernest, voilà un train qui arrive!
— T'en fais pas, la compagnie est responsable des accidents !

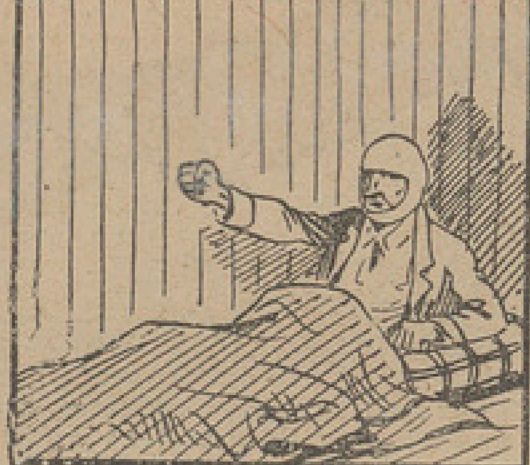
LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP. — XVII.

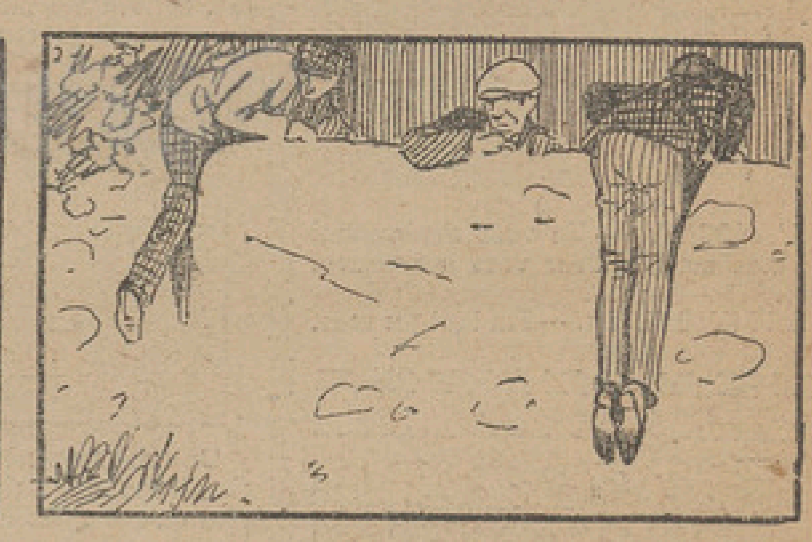
Résumé des chapitres précédents. — *Le millionnaire Bernard Loubadre, qui habite Paris avec le docteur Fary, doit sa fortune à l'assassinat d'un Brésilien. Un ancien compagnon de misère, Albert Duine, qu'il avait perdu de vue deguis 15 ans, possède les preuves de cet assassinat. Il lui fait verser 200.000 francs pour prix de son silence. Le docteur Fary, qui est un gredin comme Loubadre, entreprend de tuer le maître chanteur. Mais ce dernier, qui, sous le nom de « Loup » est le chef d'une bande, réussit à se sauver, sans que le médecin le sache. Il se réfugie dans un asile d'aliénés d'où il sort à volonté. A son tour, il fait tomber le millionnaire et son médecin dans un guet-apens, leur extorque à nouveau 500.000 francs. Loubadre et Fary réussissent à échapper à la séquestration dont ils sont l'objet. A l'heure tardive de la nuit où le Loup apprend cette nouvelle, il se trouve à Saint-Mandé avec les membres de sa bande. Quelqu'un frappe soudain à la porte du pavillon où ils sont réunis.*



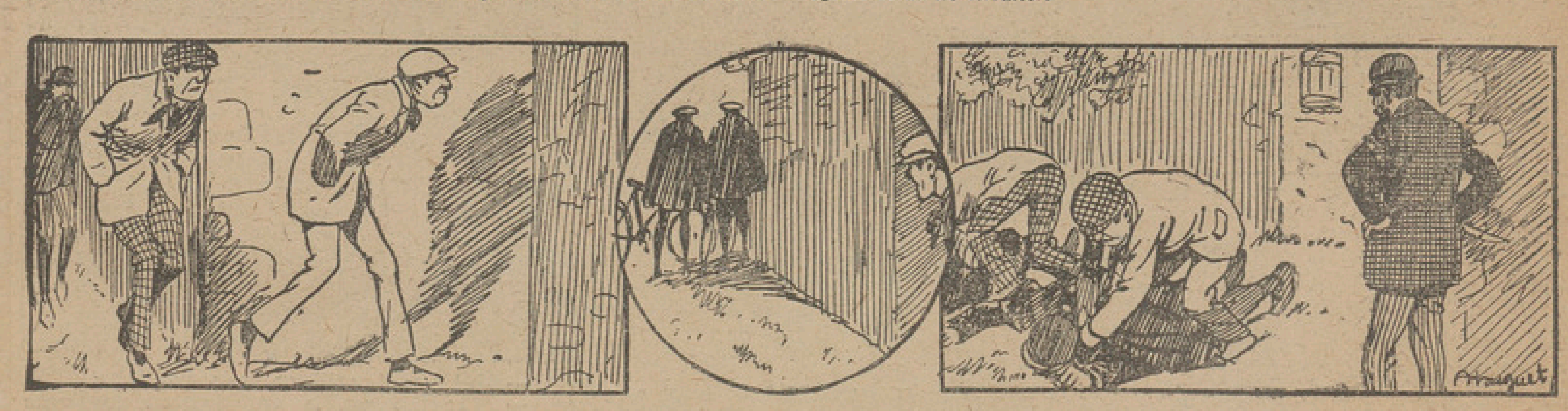
Deux cyc istes étaient là, dont un brigadier. Ils avaient posé leur machine contre l'automobile. Le gradé, en voyant apparaître quelqu'un, s'exclama d'un accent irrité : « Vous êtes fou d'abandonner ainsi une voiture dans une rue aussi obscure. — Il ne passe jamais personne, dit Jacquinot et j'ai cru bien faire. Je vais rallumer les lanternes. — On ne vous dresse pas procès-verbal, parce que je vous ai vu arriver de loin et que l absence de lumière n'a pas duré longtemps. Mais tenez-vous-le pour dit. » Jacquinot remercia le policier et, sans paraître s'émouvoir outre mesure, un briquet à la main, rétablit l'éclairage Le brigadier essayait de le dévisager, mais e bandit faisait son possible pour rester dans l'ombre. D'ailleurs, dès qu'il eut allumé, il voulut se retirer. Le brigadier l'arrêta à l'instant où il se disposait à pénétrer dans le pavillon « Montrez-moi votre permis de conduire. — Voilà! » fit Jacquinot qui ne se troublait pas. Je suis en règle. Le brigadier ne prononça pas une parole, rendit la carte, salua d'un geste vague, faisant signe ensuite à son subordonné de l'imiter, il reprit possession de sa bicyclette et monta dessus. Jacquinot fit semblant de rentrer dans le pavillon. Il y avait là une sorte d'étroit corridor, constitué par le mur de la maison et une grille à hauteur d'homme qui bordait la rue. Des fusains remplissaient ce corridor. Le bandit se laissa glisser à terre et se faufila entre deux arbustes, afin de voir sans être vu. Le brigadier et l'agent n'allèrent pas bien loin et descendirent de machine à vingt mètres de là, pour s'installer en observation dans une ruelle qui desservait les communs d'une maison de santé voisine. Avec une souplesse de félin, Jacquinot rampa jusqu'à la porte et la poussa. Quelques instants après, il était dans la pièce où se trouvaient les Louveteaux et leur chef. Albert Duine l'écouta et déclara sans hésiter





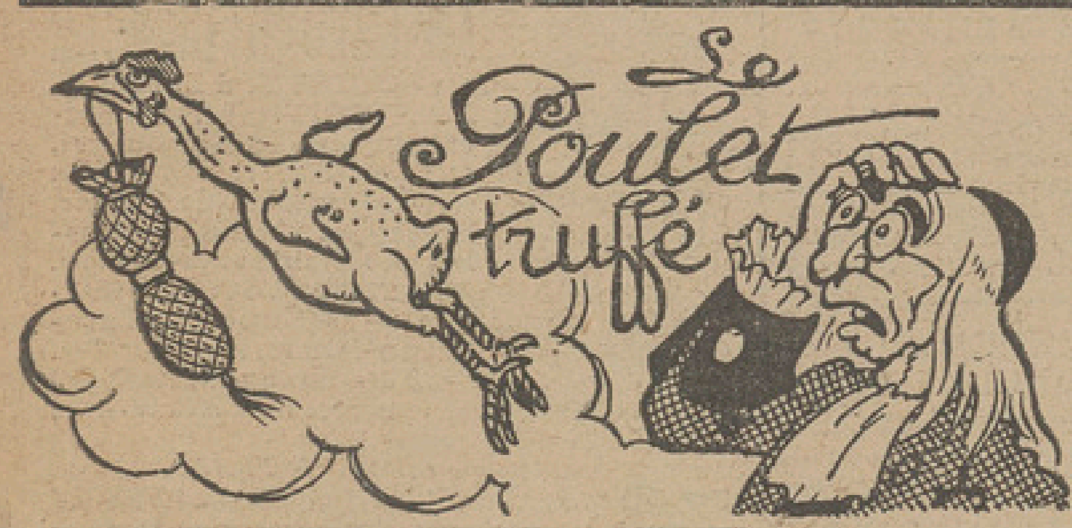


La curiosité de ce brigadier est trop dangereuse. Cet individu-là, a conçu un soupçon Le fait d'arriver en auto, dans un endroit désert, à une heure si avancée de la nuit, peut laisser déjà supposer bien des choses. Ce qui m'ennuie, c'est que nous ne pouvons laisser cet imbécile faire un rapport. Ce serait signaler à la police, cette maison qui nous est si commode pour nous voir. Nous avons eu assez de mal à la trouver en si peu de temps. Nous n'avons pas réfléchi. Nous aurions dû ramener l'auto à son garage immédiatement. Mais ce qui est fait est fait. Occupons-nous d'abord du présent. — Compris ! dit un blondin qui se nommait Tlevec. Les deux agents, tu veux les expédier dans un monde où ils n'auront pas à dresser un rapport sur ce qu'ils ont vu cette nuit ? — Oui pas de témoins gênants! Supprimons ceux-là. Je m'en charge. Qui veut venir avec moi ? J'ai besoin de deux hommes résolus. » Tous levèrent la main. Quierre, qui avait été étendu sur le plancher et qui avait repris quelques forces, trouva moyen de ricaner : « Ne les ratez pas ces sales moineaux qui viennent s emettre en travers de notre route. Si j'étais plus valide, je demanderais à me distinguer. J'abattrais les deux agents à moi tout seul. Ils payeraient pour le sang que j'ai répandu moi-même. » Il crispait les poings sous l'influence de la fièvre, qui le faisait à demi délirer. « Ne parle pas tant, toi, dit Albert Duine, tu t'énerves inutilement. Quant à vous autres, je vois que vous n'avez pas peur. Laufry et Kersaint, c'est vous que je désigne. Quant à toi, Jacquinot, ton rôle est simple. Tu vas sortir et faire semblant d'arranger ton auto. Cela uniquement, pour tenir les « curieux » en arrêt. Il ne faut pas qu'ils partent avant notre arrivée. Que ceux qui resteront ici, soient prêts à intervenir, au premier coup de sifflet. Mais nous ne donnerions l'alarme que si cela allait vraiment très mal. Le Loup entraîna ses complices dans un jardin qui s'étendait derrière le pavillon et qui était bordé d'un côté par un immense terrain vague. Les trois scélérats eurent vite fait d'escalader le mur. Ils avaient l'intention d'arriver à l'improviste sur les agents et de les terrasser.



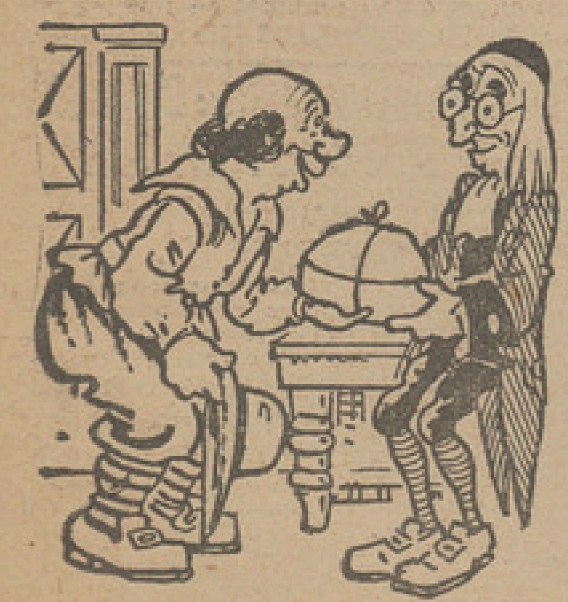
Ils s'avançaient sans bruit, n'échangeant pas une parole. Albert Duine les guidait. Le brigadier avait eu en effet l'impression que le hasard venait de lui faire découvrir une piste intéressante. Il disait à son subordonné : « Avez-vous remarqué comme l'auto était boueuse et couverte de poussière. Elle vient certainement de fournir une grande randonnée. Il est d'autant plus étrange qu'elle soit arrêtée devant ce pavillon, que j'ai toujours vu ce dernier inhabité depuis un an. — Il appartient, déclara l'agent, à une veuve qui a hérité d'une de ses sœurs et qui habite la province. Je sais qu'elle voulait louer la maison meublée. Mais elle en demandait trop cher. Guillamet, mon collègue est entré en pourparlers. Manduret l'épicier était chargé de faire visiter et de louer. On pourra lui demander demain, qui s'est installé là. — J'y compte bien, fit le brigadier, cette auto luxueuse qui stationne devant une demeure aussi modeste, me donne à penser que.. .» Il s'interrompit car Jacquinot, sorti du pavillon, venait de s'approcher de la voiture, soulevait le capot et regardait le mécanisme en s'éclairant avec une lanterne. Les policiers appuyés sur les bicyclettes, ne perdaient pas de vue un seul des gestes du personnage et se taisaient. Ils ne soupçonnaient pas que Duine et ses deux Louveteaux, après avoir fait un grand détour, s'approchaient à pas prudents. Soudain, ils furent renversés et étouffés par un foulard promptement noué autour de leur cou. Le Loup s'était contenté de diriger l'opération. Kersaint, achevait d'étrangler le brigadier, pendant que Laufry, rageur, au lieu de se servir du foulard, préférait contracter ses doigts sur la gorge de l'agent. Sinistre, Duine attendait. Il tenait au poing un couteau à virole grand ouvert. « Ça y est! dit Laufry au bout d'un instant. Kersaint ricana à son tour : « Mon bonhomme a son compte. Ses galons ne l'ont pas empêché de subir le même sort que son inférieur. Quelle sale race, ces policiers! Il faut qu'ils fourrent toujours leur nez dans les affaires qui ne les regardent pas. »

(A suivre.)



— La pluie va tomber avant un quart d'heure, pronostiqua mon ami Maxime, et je dois t'avouer que je ne sais plus très bien où nous sommes... Loin du château, à coup sûr... Nous avons eu tort de partir comme cela, sans chiens...

Oui, nous avions eu tort. Mais mon ami Maxime m'avait mis presque de force, le



matin, un fusil entre les mains, et il m'avait entraîné vers le bois « pour tuer le temps, à défaut de gibier », en attendant le retour de M. R., de qui nous étions les hôtes.

Et nous avions marché, marché... Et nous avions brûlé des cartouches. Mon carnier contenait un lapin de garenne, un merle et quelques petits oiseaux; celui de mon compagnon recélait deux perdrix, une pie et trois grives. Ce n'était pas brillant.

— Si seulement nous trouvions une maison pour nous abriter ! dit Maxime.

— Une maison habitée, où nous pourrions boire et manger, complétai-je.

Les jambes lourdes, nous avancions dans le sentier qui décrivait ses méandres parmi les fourrés. Tout à coup nous poussâmes la même exclamation joyeuse :

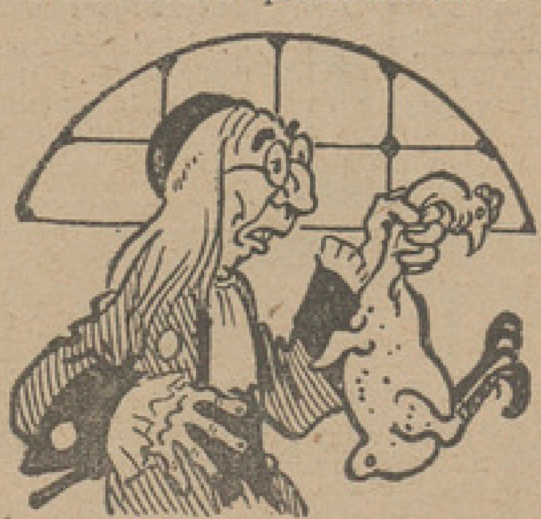
— Sauvés !

A travers les branchages, nous venions d'apercevoir un bâtiment gris recouvert d'ardoises. Deux minutes plus tard, nous frappions à la porte. Un homme vint ouvrir. Nous lui expliquâmes brièvement notre cas.

— Entrez, messieurs, sourit-il. Je suis seul, et ma cuisine pourra vous sembler peu délectable...

— Nous vous aiderons, déclara Maxime.

Effectivement, nous nous mîmes tous les trois à plumer grives et perdrix; je dépouillai et j'embrochai le lapin. Devant les pièces rôties, nous nous attablâmes bientôt. Il y avait un petit vin rosé dans les bouteilles, et dehors la pluie tombait, tombait... Notre commensal était aussi gai qu'obligeant, et sa mine ouverte, sa conversation aisée, indiquaient qu'il avait plus d'instruction et d'éducation que la plupart des paysans de la contrée. Les tableaux accrochés au mur étaient peints sur toile, et l'un d'eux attira particulièrement



notre attention. Il représentait un enterrement au XVIIe siècle et les gens du cortège, au lieu de paraître tristes, avaient un air réjoui, narquois, qui n'était pas dû à la maladresse du peintre.



— Pourquoi ces gaillards-là ricanent-ils derrière un cercueil ? demanda Maxime.

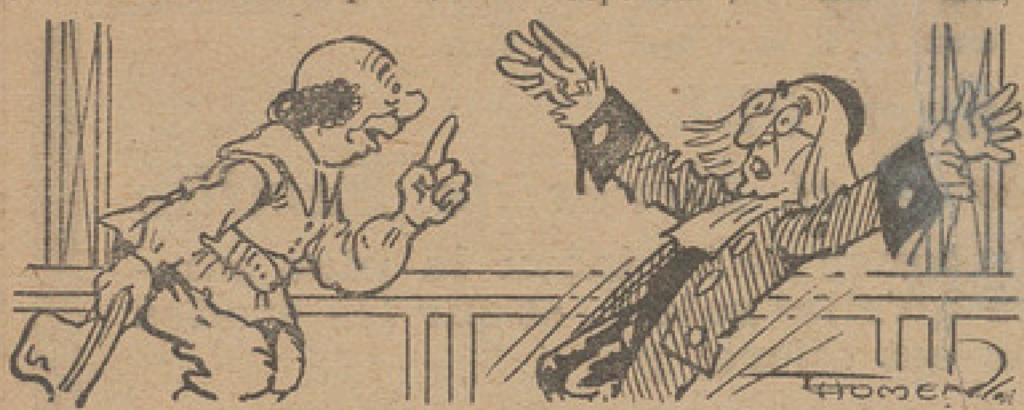
— C'est à cause du poulet truffé, répondit le propriétaire du tableau.

***

Nous ne comprenions pas. Notre hôte poursuivit :

— Je tiens cette toile de mon grand-père, lequel la tenait de son aïeul qui était cuisinier chez le procureur Marjetton. Ce procureur, quoique possédant une grosse fortune, n'avait pas son pareil pour l'avarice. Il n'eût confié à personne les clefs de son coffre-fort, pas même celles du buffet où il rangeait les confitures qu'il achetait lui-même. Je ne jure-

rais pas qu'il n'ait point mis de lunettes vertes à son cheval, comme cet autre avare qui s'écriait : « De la sorte, quand je lui donnerai de la paille, il



s'imaginera que c'est du foin. » Il ne conservait trois ou quatre domestiques que parce qu'il était vaniteux, malgré sa ladrerie, et que son titre de procureur l'obligeait à faire quelque figure dans le monde. Et puis, ce train de maison lui valait des clients; c'était ce que nous appelons aujourd'hui de la publicité, de la réclame.

Certain jour, notre homme reçut la visite d'un gros fermier qui paraissait tout joyeux et qui l'était en effet.

— Vous m'avez fait gagner mon dernier procès, dit-il au procureur, et vous m'en voyez ravi... Quoique je vous aie versé d'avance vos honoraires, je ne me considère pas comme quitte envers vous. Permettez que je vous offre ceci en humble témoignage de ma reconnaissance...

Le fermier avait à la main un paquet qu'il tendit en s'inclinant. Le procureur le prit, remercia sans demander ce que c'était et raccompagna le visiteur jusqu'à la porte, ce qu'il ne faisait que pour les clients d'importance.

Cependant, resté seul, l'homme de loi rompit l'enveloppe du paquet et découvrit... un poulet, un superbe poulet plumé et flambé, prêt à mettre à la broche.

Le procureur fit la grimace, et l'avarice lui suggéra cette réflexion :

— J'ai des provisions de bouche pour jusqu'à la fin de la semaine, et pas de réceptions ces jours-ci... Attends un peu, mon bonhomme, je tirerai bien douze sols de cette volaille...

Une heure plus tard, l'avare sortait de chez lui, son poulet réempaqueté sous le bras, et il le vendait à un rôtisseur du quartier du Temple pour la somme de quinze sols. C'était trois sols de bénéfice.

***

Deux mois s'écoulèrent, et le ladre avait oublié cette aventure, quand le gros fermier se présenta de nouveau.

— La peste soit des voisins chicaniers, dit-il; j'ai encore une querelle qu'il va falloir régler devant la justice, et c'est sur vous que je compte pour défendre mes intérêts... A propos, mon poulet était-il bon?

— Oui, et vous êtes très aimable, répondit le procureur.

— Les truffes ne vous ont-elles pas trop déplu?

— J'aime leur parfum, je vous assure.

Ces mots, débités sur le ton d'une politesse banale, presque gênée, firent changer de visage au plaideur.

— Je crois m'apercevoir, monsieur, dit-il, que la bête ne vous a paru différer en rien de celles que vous aviez pu manger avant celle-là. J'en suis bien fâché pour vous, mais votre cuisinier n'est qu'un maraud.

— Mais non, mais non, il sait son métier, assura le procureur, et les viandes qu'il me sert ont le degré de cuisson convenable...

—Peut-être,mais il vous vole.

— Plaît-il? tressaillit l'homme de loi.

— Il vous pille.

— Moi?

— Chassez-le! J'avais mis dans le ventre du poulet un rouleau de pièces d'or d'une valeur de deux mille écus...

— Deux mille écus! rugit l'avare. Ah! je suis assassiné!

— Quand je vous le disais! rayonna le fermier. Débarrassez-vous du drôle... Souffrez que je me retire. Je reviendrai après-demain et vous entretiendrai à loisir de mon procès.

***

Le surlendemain, quand le client revint, ce fut pour assister à des préparatifs funéraires. Le procureur, désespéré d'avoir échangé deux mille écus contre quinze sols, s'était pendu après avoir assourdi les domestiques de ses gémissements. Ces sortes de morts sont plus propres à susciter la raillerie qu'à provoquer les larmes, et l'artiste qui a brossé ce tableau, vous le constaterez, a bien su rendre l'ironie moqueuse des héritiers et du public.

Nous rendîmes hommage à l'habileté du peintre. Dehors, la pluie avait cessé de tomber. Quelques rasades encore, des remerciements cordiaux, et, mon ami Maxime et moi, nous repar-



tîmes dans la direction du château, que le narrateur nous avait indiquée.

P. A.

CYCLISTES,
Voici la lanterne rêvée!

Plus de lampions d'une durée éphémère ; la fréquence de leurs remplacements arrive à les rendre coûteux.

Notre lanterne à bougie en métal embouti agrafé, sans soudure, est simple, robuste et élégante.

Notre lanterne à bougie est démontable et se met facilement en poche, elle a son porte-lanterne flexible, démontable, qui s'adapte sur le guidon.

Notre lanterne à bougie est de toutes les lanternes la meilleur marché, elle est à la portée de toutes les bourses et rend les plus grands services à tous.

Se servir de la 1/2 bougie cycliste.

Notre lanterne est envoyée franco contre la somme de **5 francs.**

0 fr 25 en plus pour l'étranger

Bague scarabée porte-bonheur
Or sur argent controlé



Modèle nouveau, très à la mode, aujourd'hui. Cet article d'une fabrication très soignée est vendu au prix exceptionnel de

7 fr. 50

Ajouter 0 fr 25 en plus pour l'étranger.

POUR 9 FR. 75

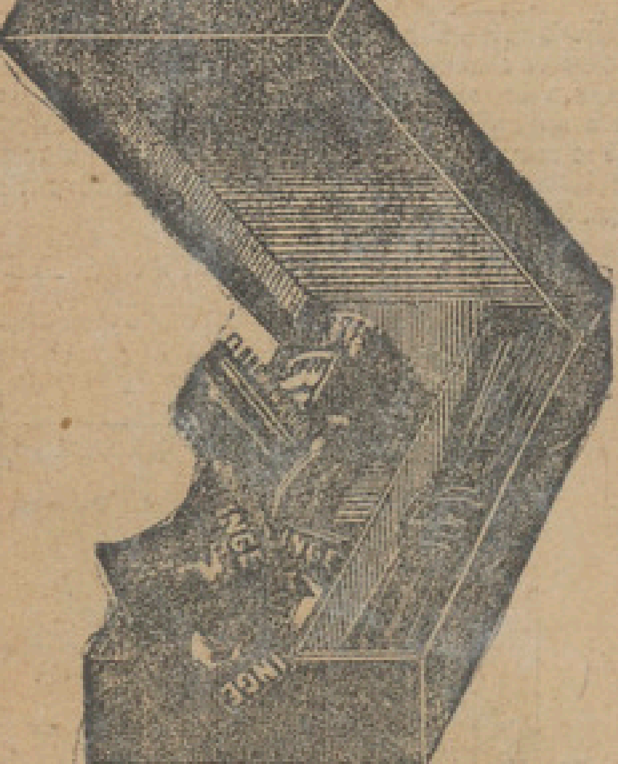
Une jolie trousse de poche extra-plate **en cuir** comprenant :

1 paire ciseaux à ongles.
1 canif nickelé,
2 lames.
1 lime.

Franco contre mandat de **9 fr. 75**

0 fr. 25 en plus pour l'étranger.

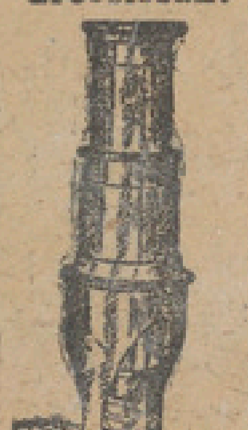
NÉCESSAIRE DU PARFAIT POILU



Pour le prix incroyable de **6 francs**, nous livrons franco **une trousse garnie**, *comprenant* : 1 rasoir mécanique de très bonne fabrication ; 1 savon à barbe antiseptique ; 2 lames ; 1 blaireau.

Ajouter 0 fr. 25 en plus pour l'étranger.

MICROSCOPE Vulgarisateur
Grossissant 100 fois en diamètre.



Servant à la fois de **jouet scientifique** *et d'***appareil d'observation** *pour études simples de structures et de cultures.*

L'appareil est en cuivre poli avec objectif achromatique ; un oculaire ; glace pour éclairage intensif ; 3 verres pour examen des préparations.

Livré en coffret verni, façon acajou.

Unique, au prix de

39 fr. 75 franco

Ajouter 2 francs pour l'étranger.

CHAINE Gentleman

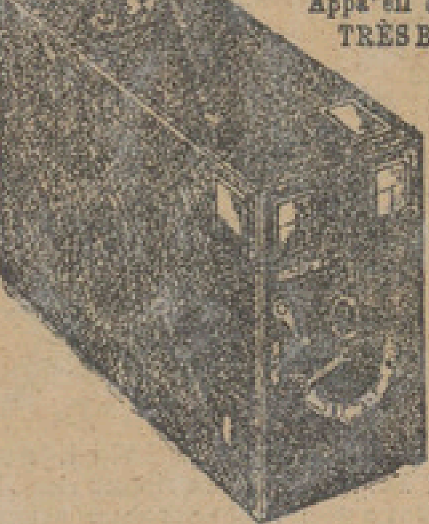
Dorée au mercure. Inaltérable.

Cet article, d'un dessin fin et joli, est très soigné comme fabrication. C'est une occasion rare au prix de : **12 francs.** Le nombre en est limité. Se hâter, pour en profiter.

0 fr. 25 *en plus pour l'étranger.*

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE
6 ½ × 9

Appareil donnant de **TRÈS BONS CLICHÉS.**



Créé au prix modique de **35 fr.**, pour permettre à tous de pratiquer la photographie (à titre comparatif le moindre des appareils coûte 135 francs.)

L'appareil est de format 6 1/2×9, livré avec 6 châssis, objectif achromatique excellent, fait la pose et l'instantané, muni d'un iris, présenté en boîte gainée, façon chagrin.

Franco : 35 francs.
2 fr. 25 en plus pour l'étranger.

LA DERNIÈRE CRÉATION
Médaille d'Or du Concours Lépine.



Fillettes !... voici " **DOLLY MYSTÈRE** " dont nous vous annonçions la naissance : poupée nouvelle, taille 29 centimètres, corps entièrement articulé, tête porcelaine fine, perruque en vrais cheveux, elle se distingue de toutes les autres par ses yeux, qui, au lieu de s'ouvrir et de se fermer en couchant ou en relevant la poupée, prennent toutes les positions au moyen d'un ingénieux mécanisme placé dans le corps de la poupée et manœuvré par un petit levier dissimulé dans le dos, ce qui permet de lui donner toutes les expressions de la vie.

Triomphe du bon marché prix : **13** francs.

Port et emballage : 2 francs.

Ajouter pour l'étranger 2 fr. 50 en plus Orient, Extrême-Orient, Afrique, Amérique : port et emballage : 15 francs.

LE COUVERT DE BÉBÉ



Couvert en bronze d'aluminium doré, inoxydable, virole finement ciselée, manche en galalithe de couleur, *article solide et inoffensif pour les enfants.* Peut servir de service à fruits ou à gâteaux.

Prix des deux pièces en boîte :

9 francs.

Par douzaines, conditions spéciales.

BLAGUE A TABAC
caoutchouc



Forme pochette, **grand modèle,** nuances rouge, ou marbre, **bonne qualité,** au prix exceptionnel de **4 fr. 75.**

0 fr. 25 *en plus pour l'étranger.*

LE PHÉNIX

MAGNIFIQUE PORTE-PLUME réservoir à remplissage automatique, Plume plaquée or. — Système perfectionné. — Fabrication française.



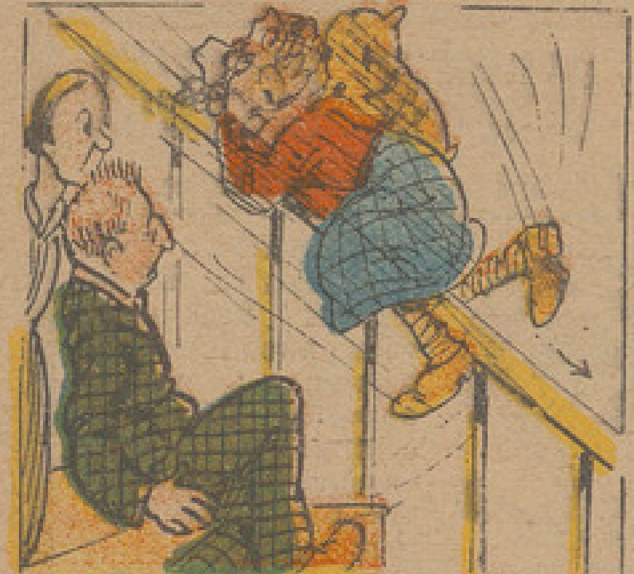
Prix franco : 6 francs.

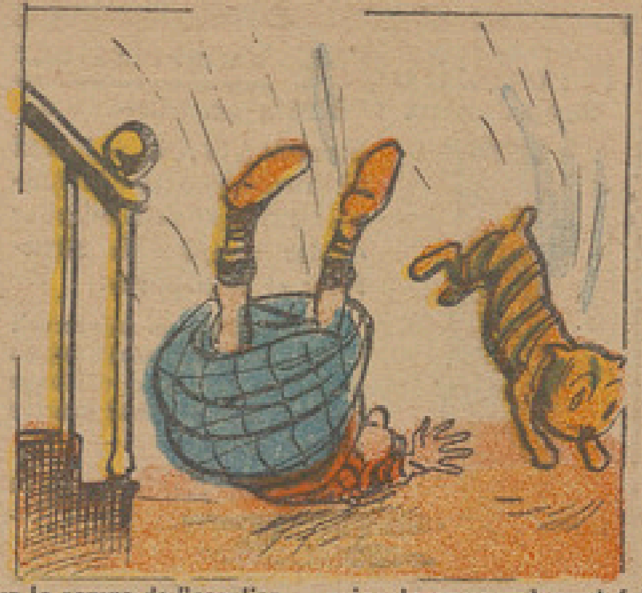
Pour 28 francs ; UNE CARABINE, 450 PLOMBS.

Pour ce prix exceptionnel nous expédions contre mandat de 28 francs : 1° **Une carabine à air comprimé**, d'un modèle nouveau, de fabrication parfaite et d'une précision absolue : elle se charge à volonté à balle ou à flèche. On l'emploie avec le même succès comme carabine de salon ou en plein air pour chasser le petit gibier. Le canon est en acier nickelé renforcé ; elle mesure 75 centimètres de haut ; 2° Un sac de 50 plombs ; 3° A titre de prime, deux sacs supplémentaires contenant 400 plombs. La douzaine de fléchettes, *franco* : 3 francs 4 *fr.* 50 *en plus pour l'étranger.*

Pour tous ces articles, adresser commandes et mandats à M. E. MIQUEL, 111, Bd de Ménilmontant, Paris (Xe).
Aucun envoi contre remboursement, ni contre timbres.

LE MARTYRE D'ACHILLE COSTAUD. — CIX.







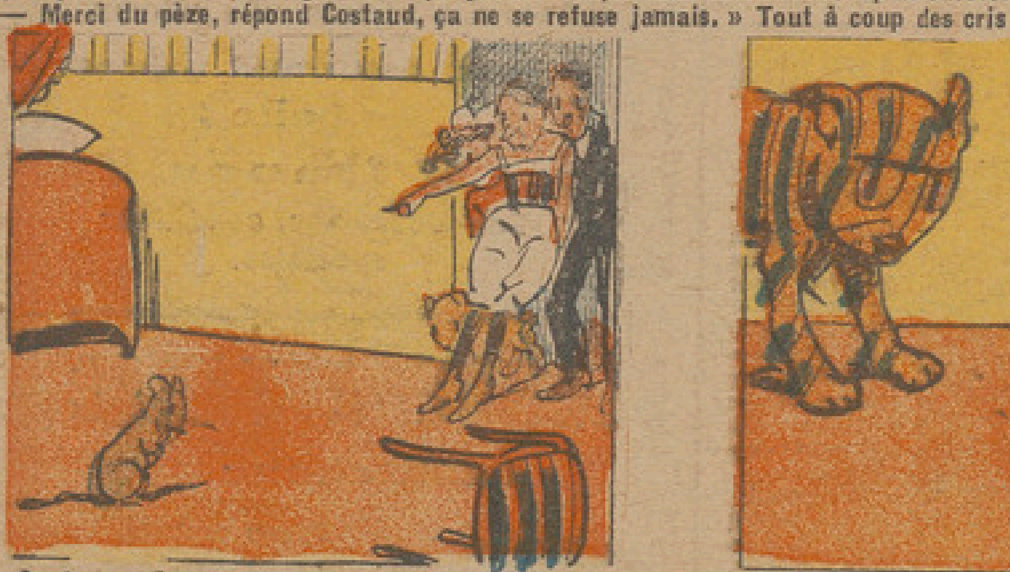
Achille Costaud et son chien Bouboule se laissent glisser sur la rampe de l'escalier qui mène au rez-de-chaussée se dirigeant à toute vitesse vers le sol. « Qu'est-ce que c'est que cet acrobate? se demande ahuri un voyageur qui descend tout doucement et qui au passage a été bousculé. Moi qui croyais que cet hôtel était très bien tenu, je m'aperçois que je me suis trompé. » Quant à Costaud, il se dit : « J'ai peut-être eu tort d'employer ce mode de locomotion, car ça pourrait bien mal finir. Je ne suis plus maître de ma vitesse. Pourvu que je ne me casse pas la margoulette! » Quand le chien et Achille parviennent en bas, ils passent par-dessus la boule de cuivre qui termine la rampe et vont faire un atterrisage des plus soignés. « Je crois, philosophe Costaud, que pour un gadin, c'en est un. N'importe quel acrobate n'en ferait pas autant, je n'ai rien qu'un peu d'émotion, ce qui n'est pas grand'chose. Le clebs, lui, s'en tire encore mieux que moi. Il est en caoutchouc, ce bougre-là. » Le gérant accourt et se tord de rire en reconnaissant Costaud sous son déguisement. « C'est trop rigolo, dit-il, j'aurais payé ma place que je ne m'amuserais pas autant. C'est extraordinaire, je n'en reviens pas, vous savez. »







Le gérant, après s'être calmé, reprend : « Et maintenant, parlons de choses sérieuses : vous avez une telle dégaine en femme de chambre, et surtout avec votre chien, que je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que vous serez certainement la grande attraction de la maison. Je vous engage donc et je reconnais humblement que j'aurais fait une rude bêtise si je vous avais laissé passer votre chemin. Tenez, mon garçon, ou plutôt ma fille, voici de l'argent pour sceller notre accord. Il faut vous dire que les gens par ici sont assez originaux et que je suis sûr que vous aurez beaucoup de succès. — Merci du pèze, répond Costaud, ça ne se refuse jamais. » Tout à coup des cris effroyables retentissent dans le corridor et une femme en un costume assez léger accourt. « Sauvez-moi, monsieur, dit-elle au gérant, venez au plus vite dans ma chambre. — Mais que s'y passe-t-il donc? questionne le bonhomme, on a voulu vous assassiner? — Pire, réplique la dame, venez vite, je vous dis. Il n'y a pas une seconde à perdre. » Immédiatement le gérant, suivi d'Achille Costaud et de Bouboule, se précipite. « Ça va barder, songe Costaud, je me tiendrai derrière le gérant : s'il y a du danger, c'est lui qui trinquera de cette façon. »







La femme s'arrête net sur le seuil de la chambre et d'une voix tragique déclare : « Regardez, monsieur, regardez, mademoiselle! Croyez-vous que c'est atroce? Moi je ne peux souffrir ces bêtes-là. Vous pouvez vous moquer de moi, c'est ainsi et vous n'y changerez rien. J'ai chassé le tigre avec mon mari dans la jungle de l'Inde, et je n'ai pas eu peur, mais de voir un de ces animaux dans ma chambre, je serais capable de faire je ne sais quelles excentricités. Ça me met dans tous mes états. De grâce, faites partir ce rat. » Le gérant et Costaud trouvent que la dame va un peu fort, mais comme c'est une cliente, ils n'osent rien dire. « Calmez-vous, madame, répond le gérant au bout d'un instant, je vais faire le nécessaire pour vous débarrasser de ce rongeur. Vous ne risquez rien. La femme de chambre et moi, sommes là pour vous défendre. Tout va se passer pour le mieux. » Le rat ne semble pas se rendre un compte exact des dangers qu'il court. Bouboule apparaît soudain. Comme Achille l'a peinturluré en zèbre, le rat est épouvanté et se demande quel est ce singulier animal qui se présente devant lui. Quant à Bouboule, il songe : « Décidément, les rats d'Australie ont la même trombine que les rats d'Europe. Ils sont aussi mochards. »







Le rat a préféré prendre la fuite, sans attendre de faire plus ample connaissance avec Bouboule. Le chien s'est aussitôt précipité à sa poursuite. « Que vous disais-je, madame, déclare immédiatement le gérant, vous n'aviez rien à craindre. Voyez comme mon hôtel est bien organisé. Je dispose d'un animal spécialement dressé pour chasser les rats et les souris. Si vous avez encore peur cette nuit, je me ferai un plaisir de vous le prêter et il couchera sur votre descente de lit. Vous n'aurez qu'un mot à dire au bureau de l'hôtel et vous serez servie à souhait. » Costaud a fort envie de protester. Il n'admet pas qu'on dispose de son chien sans son autorisation. Toutefois, pensant qu'il a besoin de gagner sa vie, il se tait et regarde les exploits de Bouboule. Ce dernier a suivi le rat qui s'est réfugié dans les rideaux de la croisée. « Si tu crois que ça va se passer ainisi, se dit Bouboule, tu te goures. Je te ferai voir que je ne suis pas manchot et que tu auras beau te hisser jusqu'au plafond, ce n'est pas ça qui te sauvera. » Le chien secoue si bien les rideaux, que le rongeur tombe sur une table. Bouboule l'y suit et, en fracassant les objets qui s'y trouvent, finit par empoigner l'ennemi et lui casser les reins.

(A suivre.)

Imp. Charaire, Sceaux.

Le Gérant : Emile Beuve.